

DOSSIER DE PRESSE



Anselm Kiefer, 'Parade', 2013, huile sur toile, Courtesy de l'artiste et de la Galerie Anselm Kiefer, Paris.

EXPOSITION
PARADE, UNE SCÈNE FRANÇAISE
COLLECTION LAURENT DUMAS
26.10.24
→ **12.01.25**
MO.CO.

WWW.MOCO.ART

MO.CO. MONTPELLIER
CONTEMPORAIN


**PRÉFET
DE LA RÉGION
OCCITANIE**
*Liberté
Égalité
Fraternité*


**La Région
Occitanie**
Pyénées - Méditerranée


**montpellier
Méditerranée
métropole**


**M
Montpellier**



Romain Bernini,
Expecting to Fly I, 2018,
huile sur toile.
© Adagp, Paris, 2024

SOMMAIRE

Introduction	p. 4
Extrait du catalogue “Morceaux choisis. Collection Laurent Dumas” 2018	p. 5
Artistes de l’exposition	p. 7
Biographies de Laurent Dumas et Éric de Chassey	p. 28
Liste des œuvres / Parcours de l’exposition	p. 30
Programmation MO.CO. Montpellier Contemporain	p. 32
Informations pratiques	p. 33

INTRODUCTION



Bruno Perramant, *Cyclone*, 2006,
huile sur toile (diptyque),
81 x 100 cm chaque.
© Adagp, Paris, 2024

Dans le cadre de sa programmation, le MO.CO. poursuit son exploration des collections privées comme strate essentielle de notre rapport aux artistes et à leurs œuvres. Laurent Dumas, collectionneur et défenseur passionné de la création contemporaine, a donc été invité à présenter une partie de sa collection à travers le regard éclairé du commissaire d'exposition Éric de Chassey. L'exposition reflète cet engagement commun en faveur de la création ainsi que la diversité de cette collection qui cristallise le foisonnement de notre scène artistique et ses évolutions historiques majeures.

Voici plus de vingt ans que Laurent Dumas a commencé à collectionner des œuvres d'art. Au fil des ans, il s'est de plus en plus concentré sur la scène française, en particulier celle qui témoigne du dynamisme retrouvé des pratiques picturales et plastiques, notamment figuratives, nourries par plusieurs décennies d'art conceptuel ou d'esthétique relationnelle mais renouant avec la description du monde, ou plutôt l'invention et la réinvention de mondes singuliers. Sa collection, où les formats monumentaux abondent, constitue aujourd'hui la collection de référence pour quiconque veut comprendre les évolutions de l'art en France depuis trente ans.

Elle permet d'en faire une archéologie, en remontant aux années 1960, qui virent une adaptation de l'art aux conditions nouvelles d'une société dominée par les mass media, puis aux années 1980-1990, au moment où peinture et sculpture étaient censées être devenues obsolètes mais où des artistes comme Jean-Michel Alberola, Erik Dietman, Fabrice Hyber, Annette Messager ou Jean-Pierre Pincemin leur donnaient un nouveau souffle, loin des querelles de chapelle et des téléologies progressistes qui avaient dominé les décennies précédentes, mais loin aussi de la fausse spontanéité qui avait entouré le succès marchand du néo-expressionnisme international. Elle comprend des ensembles majeurs des artistes qui ont marqué en France les premières décennies du nouveau siècle : Adel Abdessemed, Dove Allouche, Nina Childress, Hélène Delprat, Damien Deroubaix, Bruno Perramant, Georges Tony Stoll ou Claire Tabouret.

La scène française qui est donnée à voir dans cette collection n'est pas fermée sur elle-même, comme elle pouvait sembler trop souvent l'être auparavant. Elle inclut des artistes étrangers travaillant en France comme Ulla von Brandenburg et Thomas Hirschhorn. Elle se renouvelle sans cesse grâce à l'entrée de jeunes artistes, dont Laurent Dumas a toujours cherché à acquérir très tôt dans leur carrière des groupes d'œuvres importants et qu'il a choisi de soutenir depuis 2014 par la création de la Bourse Révélation Emerige. Les ensembles d'œuvres de Paul Mignard ou Edgar Sarin témoignent de cet engagement visionnaire.

Le rayonnement et la diffusion de cette scène française en dialogue avec des artistes internationaux sont au cœur du projet ambitieux que portent Laurent Dumas et Emerige avec l'ouverture en 2026 du centre d'art à la Pointe des Arts Ile Seguin à Boulogne-Billancourt (92).

La collection de Laurent Dumas n'a pas été constituée comme un échantillonnage de l'actualité, qui en donnerait un aperçu exhaustif mais sommaire. Au contraire, chacune des œuvres choisies l'a été de façon éminemment subjective, par coups de cœur plutôt que par raisonnement objectif. C'est pourquoi, tout en étant représentative d'une situation et d'une histoire, elle est aussi tout à fait spécifique. Loin des valeurs de juste milieu traditionnellement associées à « l'esprit français », elle met en particulier en valeur l'humour, la dérision, l'extravagance, l'obsession, la dérive... Autant de manières de renouveler notre regard sur le monde, tant celui qui nous entoure et nous façonne, que sur celui qui nous agite de l'intérieur.

Commissariat : Éric de Chassey

EXTRAIT DU CATALOGUE

Extrait du catalogue “Morceaux choisis. Collection Laurent Dumas” 2018

Ensemble, c'est tout. Par Laurent Dumas

Il arrive de croiser des chasseurs solitaires. Il existe aussi, sur le même modèle, des collectionneurs solitaires. Certains sont mes amis. Leur passion est généralement aussi sincère que la mienne ; leur connaissance encyclopédique m'impressionne. J'envie même leurs certitudes, cette assurance avec laquelle ils font, au bon moment, le choix judicieux, le bon geste. Leur maestria fascine et, pourtant, je ne peux m'empêcher de croire qu'une dimension de l'art leur échappe, essentielle à la famille des collectionneurs heureux à laquelle je crois appartenir. En art, comme dans la vie, j'aime mieux les banquets. Un bordeaux n'est grand que partagé ; un petit sauvignon s'anoblit, comme par magie, s'il est servi en tournée générale. Une collection n'a de sens que pensée au pluriel et tournée vers l'avenir. Je souhaite à tout le monde d'éprouver la joie intense de posséder l'œuvre d'un artiste. Après un premier achat au marché aux puces, à dix-neuf ans, d'un bouquet de roses signé Bellanger-Adhémar, je m'en étais privé jusqu'à ce qu'une lithographie de Bram Van Velde, un cadeau pour la vie, réactive cette pulsion. Soudain m'est revenu le souvenir de mon père heureux. Il rentrait à la maison avec une reproduction, plantait son clou, prenait du recul – il se faisait plaisir, tout simplement. Depuis cette étincelle, je n'ai cessé d'entretenir le feu. J'aime l'idée de confondre l'image de mes grands-parents avec un petit paysage qui me fascinait enfant, et d'associer pour toujours la figure d'un père avec ces artistes qu'il admirait, les Bellmer, Delaunay, Buffet qu'il exposait en affiche ou en lithographie. À mon tour, j'ai envie de transmettre le goût de ce lien triangulaire qui se noue entre le créateur, le fruit de son génie et le chanceux qui se trouve en être le propriétaire, fatalement provisoire, pour une durée qui n'excèdera pas le temps d'une vie. Qu'importe la valeur – tellement contingente ! L'irrépressible désir de se comprendre suffit à faire dialoguer les esprits, d'un siècle à l'autre, en dépit des distances culturelles. Cette conversation commence à deux, l'artiste et son admirateur. Mais peut aussi bien se mener à trois, à cent, sans limite. À bas bruit, mon père a su m'inviter dans sa danse avec ses maîtres. Une autre ronde s'est formée entre Bram Van Velde et moi, élargie tout d'abord à l'amie qui m'a permis, bien plus tard, d'acquérir une toile du même peintre, que quelques-uns m'ont entendu appeler «Bram» quand je tentais, avec peine, de les convaincre de regarder cette peinture sans le filtre de la mode. Loin de se diluer par le nombre, l'échange gagne en intensité à mesure que s'ajoutent une femme aimée, un autre ami, un enfant, ou quiconque a su faire dans sa vie une place à ses troubles et aux doutes des autres. Ainsi se gonfle sous mes yeux la vague des nouveaux collectionneurs d'émotion. Regarde ! Que vois-tu ? Que ressens-tu ? Qu'en penses-tu ?

Ces interpellations, je les adresse d'abord à moi-même. Mais je ne sais y répondre qu'accompagné. Parfois, l'artiste est là, souvent ouvert, de temps à autre exigeant, pour me guider jusqu'à son œuvre. Lorsqu'il se dérobe, comme dans le cas de Steve Gianakos que je n'ai pas rencontré, il ne faut pas renoncer, mais chercher d'autres chemins. Un galeriste peut aider, pourvu qu'il dépasse sa fonction d'intermédiaire tarifé. Fabienne Leclerc ou Claudine Papillon savent que je sais ce que je leur dois : le premier pas. Elles m'ont appris l'errance, m'ont poussé dans ma pente pour avancer de doute en doute, plutôt que d'une certitude à l'autre. Grâce à elles et à une poignée d'autres, je me suis autorisé à commettre des erreurs au regard du milieu. Les «sachants» sont des sésames lorsqu'ils ont la générosité de semer, à tout vent, leurs connaissances plutôt que leurs diktats. Cet ouvrage, de toute évidence, vise à élargir encore le cercle de la découverte et des débats. Il a été conçu comme la première pierre d'une fondation qui sera vaste sans être monumentale, assez hospitalière dans son architecture pour inviter les plus timides, les plus fragiles, les plus éloignés de l'art à découvrir les œuvres qui m'accompagnent – et tant d'autres. Collectionneur d'échanges, j'attends ce jour où nous les verrons ensemble, ressentirons ensemble, penserons ensemble. Dans mes rêves, je vois débarquer les ingénieurs d'Emerige, les architectes, les commerciaux, les partenaires proches et plus éloignés, qui donnent une part d'eux-mêmes à ce projet commun. Pour commencer ! Il suffira de prévoir les planches et des tréteaux nécessaires pour rallonger la table.

Bien sûr, la France ne manque pas de musées. L'art s'expose déjà dans des lieux publics et aussi, de plus en plus heureusement, dans des lieux privés. J'estime pourtant nécessaire d'ouvrir une maison où la création française d'après-guerre pourra tenir banquet. Sur l'île Seguin, une fois passé le pont, des artistes qui incarnent – sans le vouloir, sans le savoir – une culture qui résonne en moi seront chez eux. Ils s'inviteront les uns les autres et convieront les créateurs qu'ils voudront bien, par-delà les frontières, avec l'honnêteté pour seul passeport.

Quand je me tourne vers les œuvres qui m'ont touché au point que j'ai souhaité, quand c'était possible, les garder au plus près de moi ou les offrir à la vue des femmes et des hommes qui font Emerige, je distingue un territoire mental commun : cette culture française élargie aux dimensions de l'horizon. Seuls les marchands – et peut-être quelques collectionneurs solitaires – noient sous une chape d'uniformité ce qu'ils appellent «le monde de l'art», qui serait ainsi le plus mondialisé des marchés mondialisés.

Ils s'inviteront les uns les autres et convieront les créateurs qu'ils voudront bien, par-delà les frontières, avec l'honnêteté pour seul passeport. Quand je me tourne vers les œuvres qui m'ont touché au point que j'ai souhaité, quand c'était possible, les garder au plus près de moi ou les offrir à la vue des femmes et des hommes qui font Emerige, je distingue un territoire mental commun : cette culture française élargie aux dimensions de l'horizon. Seuls les marchands – et peut-être quelques collectionneurs solitaires – noient sous une chape d'uniformité ce qu'ils appellent «le monde de l'art», qui serait ainsi le plus mondialisé des marchés mondialisés. Pour ma part, je regarde, j'ouvre les yeux et je vois des artistes africains différents des artistes américains, des belges différents des anglais, des sud-africains, des israéliens et aussi des français. Sans assignation à résidence identitaire ni appellation d'origine contrôlée par je ne sais quelle brigade douanière, mais porteurs d'un génie propre. La France, depuis trente ans, vit une séquence d'obscurité existentielle, comme elle en a connu si souvent dans son histoire politique et culturelle, entre deux périodes lumineuses et conquérantes. C'est le moment où jamais de conforter nos artistes, de leur offrir une bienveillance et de dire – plus concrètement qu'avec des mots – qu'ils s'inscrivent dans une filiation et méritent, à ce titre, un foyer et une vitrine pour abriter leur travail et le révéler au monde. Dans mon parcours de collectionneur, j'ai connu la tentation de l'Ailleurs. J'y ai cédé et j'y cède encore. Anselm Kiefer, dont la magistrale constellation des «non-nés» a dû être enchâssée dans un mur du salon familial, me rappelle chaque jour la fragilité de l'existence. Alberto Giacometti en impose, forçant à s'élever pour soutenir la hauteur de l'intensité de son regard fixe. Au-dessus de ma table de travail, l'onde gigantesque de Gregor Hildebrandt qui m'électrise vient d'Allemagne. Pour autant, l'Hexagone n'est pas une «no-go zone». Le choc Jeff Wall ne me détourne pas de l'univers de Gérard Garouste. J'aime Lucio Fontana, mais l'idée d'avoir un goût commun avec un boucher de Saint-Étienne ne me fait pas peur. Au nom de quelle nostalgie imposée devrais-je n'admirer mes compatriotes que morts et enterrés, courir les expositions consacrées à Philip Guston et Gerhard Richter, mais snober Bruno Perramant et tous les artistes qui ont le grand tort d'être né après Auguste Renoir et Édouard Manet.

Je suis d'un pays, j'y ai grandi et j'y travaille. Or, être français, c'est voir Syracuse et s'en souvenir à Paris. Mon ouverture au monde m'emmène loin, très loin, jusqu'à la France. La vie – ma vie – est trop courte pour me priver de Françoise Pérovitch et ignorer Claire Tabouret. Ce sont ces artistes dont j'ai eu envie de me faire une autre famille, en les accompagnant dans leur quête avec confiance, sur le temps long, sans leur faire grief des rendez-vous manqués, puisque j'ai la certitude que nos liens sont indissolubles. Avec respect, nous vieillirons ensemble et nous retrouvons toujours.

Si ce livre pouvait me permettre de faire partager ce regard tendre et curieux sur les richesses de France, celles qu'elle adresse au monde après avoir tant reçu, j'aurai fait œuvre utile. L'art, qui a envahi mon temps, mon espace, ma vie, ne s'est pas imposé naturellement. Parisien, élevé dans un milieu favorisé, j'ai d'abord vu les œuvres comme un décor et, parfois, comme un outil de distinction sociale. L'expérience de l'art m'est apparue plus tard : une perche tendue et saisie dans l'épreuve. Pour l'homme d'action, entrer dans la confiance d'un artiste est un exercice périlleux, mais cette invitation au doute transforme celui qui s'y risque.

Une ambition tout aussi déraisonnable préside à la conception de la future fondation d'art qui verra le jour en 2021 sur l'île Seguin : compte tenu de son implantation au-delà des limites symboliques de la capitale, sur une île imprégnée au sens propre et figuré. Par la culture ouvrière, son succès se mesurera au nombre de destins changés. Dans l'architecture des Catalans Rafael Aranda, Carme Pigem et Ramon Vilalta, la main tendue n'est pas ornementale, ni même uniquement symbolique. Elle est l'élément principal, celui dont tout procède, car le bâtiment en lui-même sera une invitation. Depuis la création de la bourse Emerige, j'ai vu éclore les vocations d'artistes.

Chaque année, au-delà de mes goûts personnels, je capte l'onde de ces tout jeunes créateurs, puis j'essaye, dans mon univers professionnel notamment, de regarder le monde à travers leur prisme. Avec une audace impressionnante, ils transforment la réalité pour en fabriquer une autre, radicalement nouvelle dans sa forme et son intention. Cette approche singulière élargit mon horizon, aiguise mon regard, provoque des connexions imprévues. Dans une activité nécessairement gouvernée par la technique et la finance, cette addiction à d'autres vies que la nôtre est un trésor. Les œuvres que je me prépare à bientôt faire découvrir, comme les travaux de ces jeunes artistes, ne plairont pas forcément à tout le monde. Ma passion du collectionneur s'en consolera très bien, qui ne m'égare pas au point de chercher à imposer un goût ! Je serai plus utile si je pouvais déjà, pour sortir de la répétition et imaginer notre futur, transmettre la petite dose de fantaisie que je dois aux œuvres d'art.

Laurent Dumas,
Chef d'entreprise, collectionneur

ARTISTES DE L'EXPOSITION

Adel Abdessemed, né en 1971 au Constantine (Algérie). Vit et travaille à Paris.

Jean-Michel Alberola, né en 1953 à Saïda (Algérie). Vit et travaille à Paris.

Dove Allouche, né en 1972 à Sarcelles. Vit et travaille à Paris.

Arman, né en 1928 à Nice. Décédé en 2005 à New York (États-Unis).

Kader Attia, né en 1970 à Dugny. Vit et travaille à Berlin (Allemagne) et à Paris.

Renaud Auguste-Dormeuil, né en 1968 à Neuilly-sur-Seine. Vit et travaille à Paris.

Romain Bernini, né en 1979 à Montreuil. Vit et travaille à Paris.

Christian Boltanski, né en 1944 à Paris. Décédé en 2021 à Paris.

Christian Bonnefoi, né en 1948 à Salindres. Vit et travaille à Gy-les-Nonains.

Nina Childress, née en 1961 à Pasadena (États-Unis). Vit et travaille à Paris.

Hélène Delprat, née en 1957 à Amiens. Vit et travaille à Paris.

Raphaël Denis, né en 1979 à Paris. Vit et travaille à Paris et Bruxelles (Belgique).

Damien Deroubaix, né en 1972 à Lille. Vit et travaille à Paris.

Erik Dietman, né en 1937 Jönköping (Suède). Décédé en 2002 à Paris

Elliot Dubail, né en 1989 à Paris. Décédé en 2018 à Romainville.

Loris Gréaud, né en 1979 à Eaubonne. Vit et travaille à Paris.

Raymond Hains, né en 1926 à Saint-Brieuc. Décédé en 2005 à Paris.

Thomas Hirschhorn, né en 1957 à Berne (Suisse). Vit et travaille à Paris.

Fabrice Hyber, né en 1961 à Luçon. Vit et travaille à Paris.

Alain Jacquet, né en 1939 à Neuilly-sur-Seine. Décédé en 2008 à New York (États-Unis).

Dora Jeridi, née en 1988 à Paris. Vit et travaille à New York (États-Unis).

Annette Messager, née en 1943 à Berck-sur-Mer. Vit et travaille à Malakoff.

Paul Mignard, né en 1989 à Paris. Vit et travaille à Paris.

Célia Muller, née en 1992 à Meisenthal. Vit et travaille à Metz.

Bruno Perramant, né en 1962 à Brest. Vit et travaille à Paris.

Kiki Picasso, né en 1956 à Nice. Vit et travaille à Paris.

Loulou Picasso, né en 1954 à Mazingarbe. Vit et travaille en Bretagne.

Jean-Pierre Pincemin, né en 1944 à Paris. Décédé en 2005 à Arcueil.

Edgar Sarin, né en 1989 à Marseille. Vit et travaille à Paris.

Anne-Marie Schneider, née en 1962 à Chauny. Vit et travaille à Paris

Assan Smati, né en 1972 à Saint-Chamond. Vit et travaille à Trégon.

Daniel Spoerri, né en 1930 à Galați (Roumanie). Vit et travaille à Seggiano (Italie).

Georges Tony Stoll, né en 1955 à Marseille. Vit et travaille à Paris.

Claire Tabouret, née en 1981 à Pertuis. Vit et travaille à Los Angeles (États-Unis).

Djamel Tatah, né en 1959 à Saint-Chamond. Vit et travaille à Montpellier.

Agnès Thurnauer, née en 1962 à Paris. Vit et travaille à Paris.

Barthélémy Toguo, né en 1967 à M'Balmayo (Cameroun). Vit et travaille à Paris et Bandjoun Station (Cameroun).

Tatiana Trouvé, née en 1968 à Cosenza (Italie). Vit et travaille à Paris.

Ulla von Brandenburg, née en 1974 à Karlsruhe (Allemagne). Vit et travaille à Paris.

Rayan Yasmineh, né en 1996 à Paris. Vit et travaille à Paris.

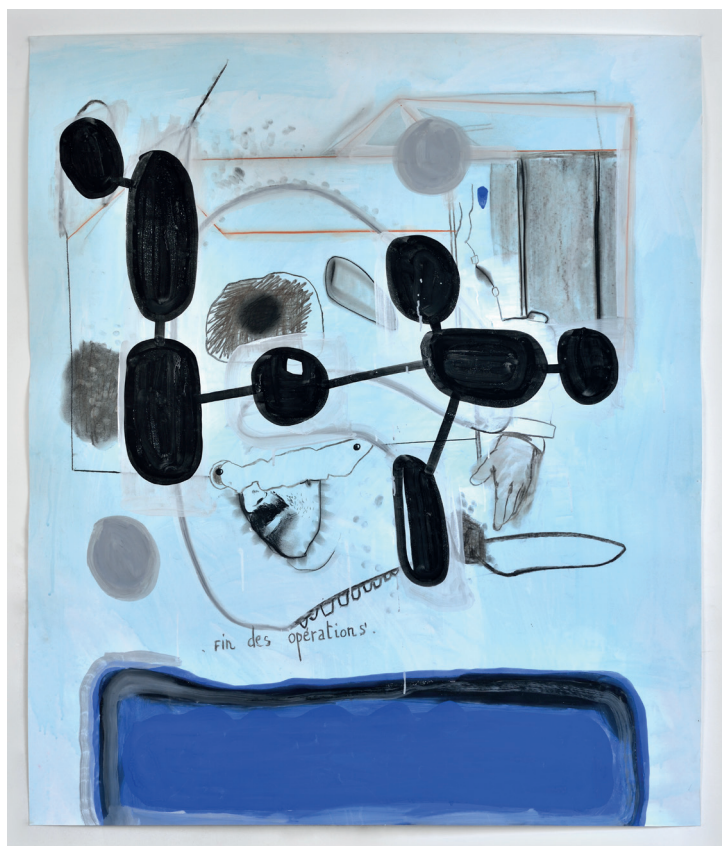
ADEL ABDESSEMED

Né en 1971 à Constantine (Algérie).
Vit et travaille à Paris.

Adel Abdessemed quitte l'Algérie pour s'installer en France en 1994 afin d'échapper au contexte politique instable. Il devient une figure incontournable de la scène artistique française et internationale dans les années 2000. L'artiste travaille plusieurs médiums comme la vidéo, la photographie, la sculpture et l'installation, pour révéler les tensions du monde contemporain, en particulier la guerre, la violence et la religion. *Untitled* [Sans titre] (2014) représente deux figures humaines dont l'une, agenouillée, constitue un autoportrait de l'artiste tandis que l'autre homme, tenant un couteau, est le portrait du père de l'artiste. Comme dans *Le Sacrifice d'Isaac* (1597-1598) du Caravage, le spectateur est directement invité à imaginer la suite de l'action. La lame menaçante se retrouve sur les deux corps entièrement composés de lames de scalpel, décuplant la violence de la scène. Adel Abdessemed fait référence à la relation entre le père, représentant le pouvoir patriarcal, et le fils, luttant entre soumission ou rébellion.



Adel Abdessemed, *Untitled*, 2014,
lames de scalpel, polyuréthane usiné CNC,
nylon et graphite imprimé en 3D, 140 x 125 x 90 cm.
© Adagp, Paris, 2024



JEAN-MICHEL ALBEROLA

Né en 1953 à Saïda (Algérie).
Vit et travaille à Paris.

Depuis trente ans, Jean-Michel Alberola crée des œuvres protéiformes oscillant entre abstraction, figuration et art conceptuel. Artiste engagé, il réfléchit à travers sa pratique aux questions politiques et sociales avec humour et poésie. Attaché à l'histoire de l'art, il fait également référence dans ses œuvres à des peintres du passé aussi divers que Poussin, Courbet, Velázquez ou Monet. Grâce à son usage des mots et des images, on peut voir ses œuvres comme des puzzles à reconstituer ou un jeu de piste. Jean-Michel Alberola débute sa série de peintures intitulée *Roi de rien* en 2001. Le roi de rien est celui qui n'a pas de visage, ni de pouvoir et qui se morcelle d'une toile à l'autre sans jamais disparaître complètement. Quant à *Fred Astaire* (2017), il représente le personnage du même nom, ici repris d'une image du film *La joyeuse divorcée* [The Gay Divorcee]. Dandy, danseur de claquettes et inventeur de chorégraphies nouvelles, Astaire représente pour Alberola une icône populaire ainsi que le lien entre son œuvre et le cinéma.

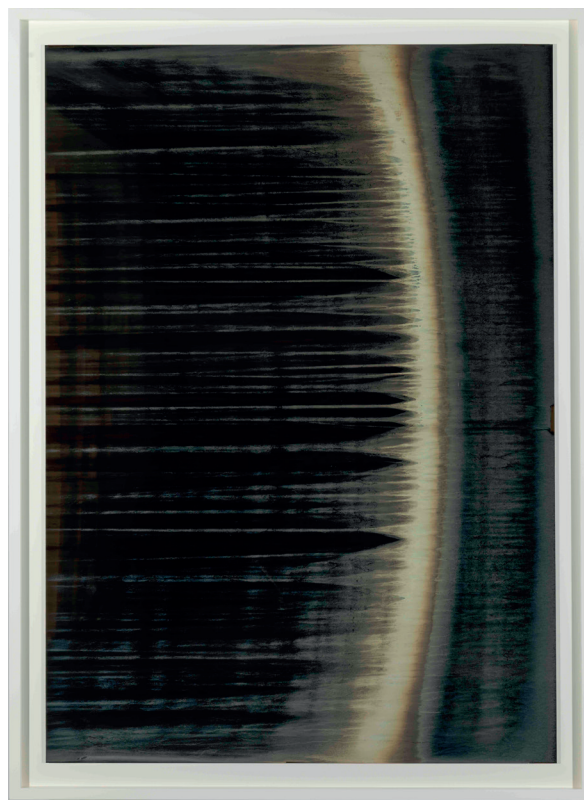
Jean-Michel Alberola, *Fin des opérations*, 2011,
technique mixte sur papier,
137 x 117,5 cm.
© Adagp, Paris, 2024

DOVE ALLOUCHE

Né en 1972 à Sarcelles.
Vit et travaille à Paris.

Dove Allouche s'intéresse depuis les années 2000 aux thèmes du temps et de l'expérience de l'invisible dans ses œuvres. Il recourt à des méthodes rares et complexes pour produire des images sous forme de photographies, de dessins ou de gravures. Inspiré par la littérature et le cinéma, il travaille de plus en plus ces dernières années à partir de matériaux scientifiques ou documentaires. Empruntant à la technique des miroirs, il réalise des peintures sur papier cibachrome non exposé à la lumière pour sa série *Sunflower* [Tournesol] (2015). Il enduit d'abord ce papier de couches de cuivre et d'étain avant de projeter plusieurs couches d'argent dans l'obscurité complète. Exposé à la lumière, le papier cibachrome révèle les gestes de l'artiste et fait virer la couleur au bronze. Avec ces expériences photographiques, Dove Allouche joue avec la lumière et l'obscurité qu'il considère comme les objets les plus sublimes.

Dove Allouche, *Sunflower 27*, 2015,
peinture d'argent sur papier cibachrome
non-exposé à la lumière,
180 x 126 cm
© Adagp, Paris, 2024



ARMAN

Né en 1928 à Nice.
Décédé en 2005 à New York (États-Unis).

Armand Pierre Fernandez décide de signer ses œuvres de son prénom Armand qui, à la suite d'une erreur d'impression sur un carton d'invitation, deviendra Arman. Considéré comme l'un des artistes les plus prolifiques de son temps, il est l'inventeur du mouvement du Nouveau Réalisme en 1960 avec César, Yves Klein, Pierre Restany et d'autres, prônant l'utilisation d'objets quotidiens dans l'art. Sa production artistique est vaste, s'étendant de la peinture, du dessin, de la gravure jusqu'à la sculpture publique monumentale. Ses fameuses « accumulations » d'objets renvoient à une profusion mais également à une périssabilité caractéristique de la société de consommation. *Sans titre (Colère de télévision)* (1976) est une télévision qu'il détruit avant de la fonder dans du plexiglas. L'œuvre fait partie de ses « colères » pour lesquelles il détruit différents objets afin de les reconstituer mais de son point de vue artistique. L'artiste s'intéresse au rapport que les sociétés modernes entretiennent avec l'objet, entre consommation et sacralisation.

Arman, *Sans titre (Colère de télévision)*, 1976,
télévision brisée dans boîte Plexiglas, 62,5 x 80 x 50 cm.
© Adagp, Paris, 2024

KADER ATTIA

Né en 1970 à Dugny.

Vit et travaille à Berlin (Allemagne) et à Paris.

Ayant grandi entre la France et l'Algérie et vécu plusieurs années au Congo et en Amérique du Sud, Kader Attia propose dans sa pratique une approche interculturelle et interdisciplinaire. Ses recherches sont consacrées au concept de « réparation », considéré comme une constante de la nature humaine, sur lequel les sociétés occidentales et orientales ont un point de vue opposé. Ce concept est étroitement lié à la perte et aux blessures, mais aussi à la récupération et à la réappropriation. Ainsi, il explore à travers ses œuvres les répressions et les violences de différentes époques historiques et coloniales. La sculpture intitulée *Soldat blessé, masque malade (Lega)* (2013) est composée d'un buste en marbre et d'un masque ancien en bois. Le visage du soldat blessé est accidenté tandis que le masque en bois est déformé, ce qui n'est pas sans évoquer les Gueules cassées de la Première Guerre mondiale. Kader Attia utilise deux matériaux différents qui renvoient d'un côté à la modernité occidentale et d'un autre à l'art africain, tout en rappelant que ces mêmes blessures sont présentes dans toutes les cultures et époques.

Kader Attia, *Soldat blessé, masque malade (Lega)*, 2013,
sculpture marbre, masque ancien bois, 2 bases bois,
80 x 51 x 34 cm (buste).
© Adagp, Paris, 2024



Renaud Auguste-Dormeuil,
Jusqu'ici tout va bien, 2017-2018,
enseigne lumineuse sur structure fibre
de carbone et LED avec un drone,
72 x 230 x 75 cm.

RENAUD AUGUSTE-DORMEUIL

Né en 1968 à Neuilly-sur-Seine.

Vit et travaille à Paris.

Depuis le milieu des années 1990, Renaud Auguste-Dormeuil questionne la fabrique de l'image, envisagée dans son espace public et politique. L'exercice unilatéral du pouvoir et la réflexion sur les technologies de communication sont des thèmes essentiels dans sa pratique. Depuis les dernières années, ses œuvres deviennent plus métaphoriques et performatives. Figure majeure de la scène artistique française, l'artiste se saisit de l'actualité pour mieux questionner le monde qui nous entoure et les schémas sociaux et politiques dans lesquels nous évoluons. *Jusqu'ici tout va bien* (2017-2018) est une enseigne lumineuse qui compose la célèbre citation du film *La Haine* (1995) qu'il détourne pour mettre l'accent sur une dimension invisible et spirituelle. Il s'agit ici de la version de cette œuvre intitulée *Spin-off* (décollage) car surmontée d'un drone pour la véhiculer. La fonction de surveillance est détournée pour laisser place à une œuvre performative et itinérante. Pour la série de portraits photographiques *Les Collectionneurs : Portrait de Laurent Dumas* (2011), *Françoise Sagan* (2016) et *Françoise Giroud* (2016), Renaud Auguste-Dormeuil reprend la tradition picturale des portraits de mécènes tout en privant le portraituré de son visage et donc de son identité afin de révéler les enjeux de pouvoir sous-tendus par la fabrication de l'image.

ROMAIN BERNINI

Né en 1979 à Montreuil.
Vit et travaille à Paris.

Depuis 2006, Romain Bernini développe une œuvre picturale qui dévoile des univers peuplés d'espaces transitionnels. Qu'il représente des figures humaines au visage masqué, des paysages luxuriants et énigmatiques ou des animaux exotiques aux couleurs tranchées, il souhaite ouvrir des portes d'entrée vers une autre dimension. Le peintre s'intéresse notamment au métissage des cultures, comme avec *Trying Something Voodoo* [Essayer quelque chose de vaudou] (2010) dans lequel la figure humaine semble effectuer une danse rituelle à la manière d'un chamane afin d'entrer en état de transe. *Expecting to Fly I* [S'attendre à voler I] (2018) est la première œuvre d'une série de trois peintures. Inspiré par le texte de Jean Genet *Le Funambule* (1958), l'artiste y saisit une figure suspendue en l'air dans un espace indéfini, qui joue sa vie. Romain Bernini s'intéresse à la notion de suspens comme temps de réalisation de l'œuvre, temps de suspension du personnage et temps de contemplation par les regardeuses et les regardeurs.



Romain Bernini, *Trying Something Voodoo*, 2010,
huile sur toile,
200 x 250 cm.
© Adagp, Paris, 2024



Christian Boltanski, *Réserve - La fête de Pourim*, 1990,
technique mixte,
175 x 165 x 23 cm.
© Adagp, Paris, 2024

CHRISTIAN BOLTANSKI

Né en 1944 à Paris.
Décédé en 2021 à Paris.

Marqué dans son enfance par la Shoah à laquelle son père a échappé, Christian Boltanski a travaillé toute sa vie sur l'absence et a orienté son œuvre autour de la question du temps, de la mémoire et de l'histoire juive moderne. Artiste autodidacte, il s'intéresse à diverses techniques, que ce soit la peinture, la photographie, la sculpture, le témoignage sonore, les installations, les assemblages ou les films. Il reconstitue des instants de vie avec des objets hétéroclites et dépositaires de mémoires individuelles afin de transmettre des émotions aux visiteurs. Ses œuvres prennent une tonalité de plus en plus sombre dans les différentes séries des *Ombres*, des *Monuments*, des *Reliquaires* et des *Réserves*. Pour *Réserve - La fête de Pourim* (1990), il agrandit quatre photographies en noir et blanc des visages d'élèves d'une école juive de Paris, tirés d'une photo de groupe prise en 1939, à l'occasion de la fête de Pourim. Christian Boltanski floute les photos insistant ainsi sur le temps qui a passé, la disparition certainement tragique de ces enfants pendant la Seconde Guerre mondiale ; avec les boîtes en aluminium rouillé, les lampes qui illuminent les visages, il crée un autel qui commémore leur souvenir.

CHRISTIAN BONNEFOI

Né en 1948 à Salindres.
Vit et travaille à Gy-les-Nonains.

Théoricien de l'art et artiste autodidacte, Christian Bonnefoi pratique la peinture abstraite et expérimentale depuis les années 1970. Il s'intéresse à la question du tableau, notamment à la matérialité de la peinture et à la géométrie des formes à travers la technique du collage. Empruntant une démarche expérimentale, l'artiste souhaite faire apparaître la surface de la toile et par extension « l'apparition du visible ». Depuis plus de trente ans, il met en place une méthode sérielle de production en reprenant ses modes de fonctionnement anciens, qu'il retravaille et remanie afin d'enrichir de nouvelles œuvres. Christian Bonnefoi privilégie des supports tels que le papier de soie et la tarlatane qu'il travaille à la manière de collages. C'est le cas de *Métropole* (2021), une peinture acrylique réalisée sur panneau avec du papier de soie. L'œuvre n'est pas sans rappeler les *Dos* de Matisse qu'il découvre pour la première fois lors de son exposition au Grand Palais en 1970 et qui sont à la genèse de sa pratique.



Christian Bonnefoi, *Métropole*, 2021,
papier de soie, peinture acrylique sur panneau,
260 x 195 cm encadré.



Nina Childress, *Dressing (918)*, 2016,
huile sur toile, 160 x 200 cm.
© Adagp, Paris, 2024

NINA CHILDRESS

Née en 1961 à Pasadena (États-Unis).
Vit et travaille à Paris.

Nina Childress développe une peinture figurative, colorée et ultra-esthétique. Dans les années 1980, elle rejoint le groupe Les Frères Ripoulin, composé notamment de Pierre Huyghe et de Claude Closky, qui s'engage dans la pratique de street art en peignant des affiches dans la rue entre 1984 et 1988. Elle peint des objets du quotidien, qu'elle agrandit à une échelle monumentale pour leur donner un caractère ambigu. Dans son œuvre foisonnante, elle mêle habilement humour et détournement, en puisant ses sujets aussi bien dans son histoire intime que dans la culture populaire. Nina Childress interroge sans cesse les images qu'elle engendre, questionnant par prolongement les limites même de la peinture. *Long Hair Piece* [Pièce aux cheveux longs] (1998) fait partie d'une série qui présente des chevelures découpées, créant une dynamique d'abstraction dans sa peinture. Nina Childress souhaite également donner une nouvelle visibilité à la photographie en la répliquant par la peinture. *Dressing* (2016) représente un homme habillé d'un col blanc, pantalon marine et ceinture en cuir, face à une femme nue de profil cherchant quelque chose dans un placard. Cette scène est reprise d'un film des années 1940-1950, les couleurs électriques et vibrantes redoublent en l'aspect volontairement daté.

HÉLÈNE DELPRAT

Née en 1957 à Amiens.
Vit et travaille à Paris.

Hélène Delprat s'intéresse à la condition humaine, explorant les interrogations métaphysiques avec humour et mélancolie, à travers différents médiums tels que le dessin, la peinture, la photographie, les archives ou la vidéo. Inspirée par la littérature, le cinéma, l'histoire ou la radio, elle réalise des œuvres foisonnantes de références multiples. Elle aborde les questions d'identité, de mémoire et de voyage dans son œuvre pleine d'autodérision, oscillant entre fiction et réalité. Son univers est à la fois étrange et merveilleux, beau et grotesque, fortuit et délibéré. *WUT* (2022), signifiant en allemand « Fureur », a pour origine une photo sur laquelle des soldats russes inspectent le bunker où s'est suicidé Hitler, et en particulier les motifs du tissu du canapé. En contemplant cette œuvre, personne ne pourrait deviner le drame sous-jacent qui se cache derrière ces motifs ornementaux. Hélène Delprat cache ce récit par sa peinture en mettant en valeur le contraste entre des petites figures inoffensives et la scène macabre représentée.



Hélène Delprat, *WUT* (détail), 2022,
acrylique sur toile, 245 x 970 cm.
© Adagp, Paris, 2024



Raphaël Denis,
BLACK PLASTERS : Salvator Mundi, 2021,
plâtre, gomme arabique et encaustique,
63 x 37 x 27 cm.

RAPHAËL DENIS

Né en 1979 à Paris.
Vit et travaille entre Paris et Bruxelles (Belgique).

Artiste-chercheur, Raphaël Denis produit une œuvre protéiforme consacrée à la réflexion sur l'œuvre d'art et ses collections. Travaillant pour des galeries parisiennes et internationales en parallèle de sa pratique artistique, il devient alors témoin du fonctionnement du système artistique pour en dévoiler ses codes et ses difficultés au public. Depuis 2014, il développe un immense travail d'investigation autour des spoliations d'œuvres d'art survies en France pendant la Seconde Guerre mondiale. Il réalise une série d'installations intitulées *La Loi normale des erreurs* qui a même permis l'identification d'œuvres non restituées. Les sculptures *BLACK PLASTERS* [Plâtres noirs] (2021-2022) sont réalisées à partir de moulages de bustes anciens acquis auprès du Musée d'Art et d'Histoire de Bruxelles et de la gypsothèque de la Réunion des Musées Nationaux. Raphaël Denis déforme la technique du moulage et la détourne de sa fonction de diffusion des collections nationales et de démonstration de la puissance de l'État. Il remet en question le concept de la conservation et de la transmission des œuvres comme enjeu de pouvoir.

DAMIEN DEROUBAIX

Né en 1972 à Lille.
Vit et travaille à Paris.

L'œuvre expressionniste de Damien Deroubaix révèle des univers apocalyptiques. Le dessin, la peinture, la gravure, la sculpture sont pour lui les outils d'une crise sociale et politique. Mêlant à la fois ésotérisme, mythologie, folklore et rock métal, ses tableaux apparaissent comme de véritables prophéties. Ils sont chargés de références appartenant au monde des médias, à la culture pop, ou à l'histoire de l'art. Dans *Höhle* [Caverne] (2010), Damien Deroubaix revisite le thème des danses macabres avec deux figures squelettiques qui semblent danser à la surface du tableau, en l'associant à la technique de la gravure sur bois. *Painter 5 (Nkisi)* [Peintre 5 (Nkisi)] (2017) appartient à une série de huit tableaux, réalisée pour son exposition rétrospective *Headbangers ball* [Bal des headbangers] (fans de musique Heavy Metal) au Musée d'Art moderne de Saint-Étienne en décembre 2018. Sur le front de chaque autoportrait sont dessinés les éléments qui font référence à l'univers du peintre dont, ici, un fétiche à clous africain Nkisi Bakongo.



Damien Deroubaix, *Höhle*, 2010, bois gravé, encre et crâne de bœuf, 285 x 375 cm.
© Adagp, Paris, 2024



ERIK DIETMAN

Né en 1937 Jönköping (Suède).
Décédé en 2002 à Paris.

Artiste protéiforme, Erik Dietman utilise différents médiums tels que la sculpture, la peinture, la vidéo, le dessin et l'écriture. En 1959, il quitte son pays pour la France et fait la rencontre des artistes du Nouveau Réalisme et de Fluxus, tout en se tenant volontairement à la marge de ces mouvements. Amateur de littérature et de poésie, il dresse sa critique avec humour contre les avant-gardes à l'aide de ses sculptures allant de l'assemblage au bronze monumental. Dans les années 1960, il réalise sa série des *Objets p(e)ansés* en recouvrant toute sorte d'objets de sparadrap afin de mieux en révéler les formes. Il annonce que « le sparadrap est simplement le bronze du pauvre », avant de se consacrer dans les années 1980 à de nouveaux matériaux tels que le bronze, le marbre, la céramique et le verre. Avec son tableau *Roland* (2000), Erik Dietman rend hommage à son ami l'artiste Roland Topor en dessinant le portrait de celui-ci dans l'œil gauche du crâne et son autoportrait dans l'œil droit, évoquant ainsi leur lien d'amitié au-delà de la mort.

Erik Dietman, *Roland*, 2000, technique mixte sur papier maroufflé sur toile, 200 x 150 cm.
© Adagp, Paris, 2024



Elliot Dubail, *Sans titre (Le bain)*, 2017, huile, pigments et résine dammar sur toile, 160 x 200 cm.

ELLIOT DUBAIL

Né en 1989 à Paris.
Décédé en 2018 à Romainville.

Disparu à l'âge de 29 ans, Elliot Dubail a réalisé une cinquantaine d'huiles sur toile de grand format, des acides sur cuivre et acier Corten, ainsi que des dessins et des encres. Fasciné par la peinture de Francis Bacon et inspiré par la thématique religieuse et par Le Caravage, il propose des espaces de solitude où la figure humaine est souvent absente ou anonyme. Il réalise ses propres couleurs à partir de certains pigments puis expérimente, tel un alchimiste, la réaction des acides sur des supports métalliques, au risque de l'explosion. Fasciné par le sacré, Elliot Dubail entreprend plusieurs voyages au Proche-Orient, notamment à Jérusalem, où il découvre la liturgie copte et les icônes orthodoxes. Son tableau *Sans titre (Le bain)* (2017) fait partie d'une série évoquant le rituel des bains orientaux découvert lors de son dernier voyage. Il y exprime un temps suspendu, propice à la contemplation et au recueillement, dans lequel la lumière rompt le silence de ses toiles sombres et mystérieuses.



Loris Gréaud, *Kraken*, 2012, celluloid, silicone teinté, encre de seiche, cadre bois feutre noir, 230 x 230 cm.
© Adagp, Paris, 2024

LORIS GRÉAUD

Né en 1979 à Eaubonne.
Vit et travaille à Paris.

Artiste transdisciplinaire depuis les années 2000, Loris Gréaud produit des œuvres conceptuelles, des installations, des films, des sculptures, des peintures et des performances. Avec son travail polymorphe, il joue sur les frontières entre fiction et réalité et souhaite immerger le visiteur dans l'expérience totale de ses environnements. Fondateur du label de musique électronique Sibilance Production, l'artiste s'exprime également à travers la musique et donne souvent une dimension musicale à ses œuvres. *Nothing Left to Falsify* [Plus rien à falsifier] (2012) est le résultat d'une série d'expérimentations qu'il débute en 2010 en incinérant ses épreuves d'artiste pour en récupérer les cendres et le charbon, qu'il transforme en un paysage lunaire. Par ce geste de recréation, l'œuvre se charge d'une nouvelle énergie physique née de sa destruction-même. L'œuvre *Kraken* (2012) fait référence à la créature légendaire du même nom qui engloutissait des navires dans les océans. Les tentacules de la pieuvre géante apparaissant à la surface du tableau sont créés à partir d'encre de seiche plongée dans de la silicone teintée.

RAYMOND HAINS

Né en 1926 à Saint-Brieuc.
Décédé en 2005 à Paris.

Considéré comme l'un des membres fondateurs du Nouveau Réalisme, Raymond Hains crée une œuvre protéiforme avec une vision singulière de l'art. Il développe d'abord une pratique expérimentale avec la photographie et le cinéma dans les années 1940 avant de réaliser ses affiches lacérées avec son ami artiste Jacques Villeglé. Il travaille ensuite les supports des affiches comme ses Palissades, ses planches de bois assemblées et peintes sur lesquelles figure un papier déchiré mal collé. Attiré par les jeux de mots et les rapprochements de sonorités, Raymond Hains explore le monde en utilisant un vocabulaire plastique fondé sur les possibilités ludiques et visuelles du langage. *Votez Arlette* (1974) est à la fois le résultat d'un échantillon de palissade prélevé dans la rue et le témoignage d'un épisode de l'histoire de France. Moyen de communication politique ou publicitaire, l'affiche donne l'impression d'un présent perpétuel et actuel. En la déchirant, l'artiste opère un déplacement de notre attention sur les couches d'images à la limite de leur destruction.



Raymond Hains, *Votez Arlette*, 1974,
décollage sur toile, 109,3 x 149 cm.
© Adagp, Paris, 2024



Thomas Hirschhorn, *Pixel - Collage n°7*, 2015,
imprimés, feuille plastique, ruban adhésif,
332 x 490 cm.
© Adagp, Paris, 2024

THOMAS HIRSCHHORN

Né en 1957 à Berne (Suisse).
Vit et travaille à Paris.

Thomas Hirschhorn développe un travail artistique fortement politisé en abordant dans ses œuvres les questions, les contradictions et les scandales qui marquent la société contemporaine. L'artiste milite en faveur de davantage de justice et d'égalité. Depuis la fin des années 1980, il crée des sculptures à partir de matériaux précaires et utilitaires, en réaction à la production industrielle de la sculpture minimaliste et post-minimaliste. Dans sa série *Pixel - Collage* (2015-2017), Thomas Hirschhorn s'intéresse au phénomène de la pixellisation, dont le processus est proche de celui du collage, pour rendre une image complètement abstraite. Il critique l'utilisation des pixels ou du floutage dans les médias qu'il considère comme des outils de propagande, infantilisant et manipulant le spectateur en le « protégeant » d'une information ou d'une vérité.

FABRICE HYBER

Né en 1961 à Luçon.
Vit et travaille à Paris.

Mathématicien de formation, Fabrice Hyber se définit comme artiste quantique et conçoit son œuvre sous la forme d'un rhizome, aux multiples ramifications. Sa pratique s'enrichit d'un dialogue avec de nombreuses disciplines scientifiques (astronomie, physique, neurosciences, phytothérapie, écologie, économie, biologie...) pour investir tous les modes d'expression. Privilégiant le dessin et la peinture avant de développer ses œuvres en une multitude de médiums et de formes, il suit le cheminement de sa pensée tel un chercheur. Dans *Tornado* (2008-2009), Fabrice Hyber trace des mots et des flèches de direction afin de donner des clefs de compréhension au spectateur. La fusion entre expression artistique et pédagogie scientifique est souvent présente dans son travail. Le globe terrestre intitulé *Roots Friendly* [Compatible avec les racines] (2008) est composé d'arbres aux ramifications entrelacées et entouré de flèches pour matérialiser les courants océaniques. L'artiste sous-titre également les différentes zones avec des jeux de mots pour conférer une dimension ludique à ses œuvres.



Fabrice Hyber, *Tornado*, 2008-2009,
huile, fusain, collage papier, punaises
et résine époxy sur toile, 150 x 150 cm.
© Adagp, Paris, 2024



Alain Jacquet, *Gaby d'Estrées*, 1965,
sérigraphie sur toile, 114 x 162 cm.
© Adagp, Paris, 2024

ALAIN JACQUET

Né en 1939 à Neuilly-sur-Seine.
Décédé en 2008 à New York (États-Unis).

Artiste français installé à New York à partir de 1964, représentant du courant de la figuration libre puis narrative, aux marges du Pop Art et du Nouveau Réalisme, Alain Jacquet intègre dans son œuvre les nouvelles expérimentations artistiques des années 1960. Il réalise notamment ses Camouflages, ses compositions mécaniques ainsi que ses réinterprétations ou transpositions des classiques de la peinture à la manière pop. Alain Jacquet inaugure son processus de reproductions sérigraphiées de tableaux célèbres avec son *Déjeuner sur l'herbe* (1964), en référence à l'œuvre de Manet. Il met ici en scène ses contemporains : le critique Pierre Restany, la galeriste Jeannine de Goldschmidt ainsi que le peintre Mario Schifano. L'artiste continue à réaliser près d'une centaine de toiles tramées en suivant ce procédé, comme *Gaby d'Estrées* (1965) ou *La Source* (*Ingres*) (1965-2007). L'abstraction de la trame lui permet de passer de l'infiniment grand à l'infiniment petit, notamment avec les objets industriels ou mécaniques comme en témoignent les séries *DS Engine* [Moteur de DS] (1967) et *Estafette Renault* [Van Renault] (1969).

DORA JERIDI

Née en 1988 à Paris.
Vit et travaille à NewYork (États-Unis).

Le travail de Dora Jeridi se caractérise par le développement d'une pratique ardente, énergique et expressive qui témoigne d'un désir fort vis-à-vis de la matière et d'un rapport gourmand, parfois vorace, à la peinture. En représentant des situations où apparaît souvent une narrativité énigmatique, il s'agit pour l'artiste de montrer un état de crise qui ne peut se dire, un monde non-dit et silencieux, quoique avide d'expression. En 2022, elle est lauréate de la 9^e édition de la Bourse Révélation Emerige. Dans son diptyque *Les mangeurs d'images 2* (2022), deux personnages se détachent sur fonds monochromes. À gauche, la partie très graphique, dessinée avec un bâton d'huile permettant des traits épais noirs, figure un personnage renversé au sol sur sa chaise, au visage marqué par l'effroi. De l'autre côté, une partie peinte représente un homme agenouillé qui tient dans ses mains son visage effacé. Cette scène tragique et ambiguë prend des aspects humoristiques qui ne sont pas sans rappeler l'univers de Philip Guston.



Dora Jeridi, *Les mangeurs d'images 2*, 2022,
huile et bâton d'huile sur toile, 195 x 260 cm.
© Adagp, Paris, 2024



Annette Messenger, *Fables et récits*,
1991-2007, animaux en peluche et livres,
181 x 145 x 20 cm.
© Adagp, Paris, 2024

ANNETTE MESSENGER

Née en 1943 à Berck-sur-Mer.
Vit et travaille à Malakoff.

Annette Messenger est à la fois artiste-collectionneuse, bricoleuse, accumulatrice d'histoires, de mots, d'objets et de matières. Dans les années 1970, elle développe ses œuvres sous la forme d'une autobiographie fictive renouvelée en permanence entre tendance tragique et univers ludique à travers des matériaux puisés dans le quotidien et l'ordinaire. Son œuvre est hybride et prolifique : peinture, broderie, sculpture, assemblage, collage et écriture évoluent dans un monde imaginaire et intime. La combinaison de la photographie avec la peinture et le dessin qu'elle développe dans les années 1980 se retrouve dans *Sans titre (La main)* de la série *Mes trophées* (1987). Les motifs qu'elle a dessinés sur des agrandissements de photographies semblent épouser les volumes et les plis de la peau, s'inspirant à la fois des tatouages, des manuels de chiromancie et des images pieuses. *Fables et récits* (1991-2007) est une sculpture constituée de cinq animaux empaillés, cent trente jouets en peluche et deux cent quatre-vingt-dix-sept livres. La thématique de l'enfance est une constante source d'inspiration dans l'œuvre d'Annette Messenger.

PAUL MIGNARD

Né en 1989 à Paris.
Vit et travaille à Paris.

Le travail de Paul Mignard explore les multiples aspects du paysage, qu'il soit intérieur ou extérieur, réel ou imaginaire, parfois reconstitué à partir de souvenirs de voyages. Il travaille sur des toiles vierges dépourvues de châssis qui sont ensuite clouées à même le mur. Mêlant pigments et paillettes, il crée des images oniriques qui s'inspirent aussi bien de l'art de la cartographie que du mysticisme ou de l'anthropologie. En 2018, il est lauréat de la 5^e édition de la Bourse Révélation Emerige. La série *Anti-occident* est née du rapprochement insolite entre les principes de l'alchimie et la pratique d'anthropophagie. Ainsi, *L'ami infernal* (2018), combinaison de pigments et paillettes sur tissu, rapproche la pratique d'endocannibalisme funéraire (forme de cannibalisme où le groupe mange ses propres morts) de la symbolique du Brahman (absolu divin). « Le mercure et le soufre » principes majeurs de l'alchimie incarnés par les pigments utilisés, évoquent l'union du masculin (soufre) et du féminin (mercure).



Paul Mignard, *L'ami infernal*, 2018,
pigments et paillettes sur tissu, 150 x 150 cm.
© Adagp, Paris, 2024



Célia Muller, *J'ai fait un rêve #2*, 2020,
pigments d'oxyde de fer noir sur papier,
400 x 544 cm.

CÉLIA MULLER

Née en 1992 à Meisenthal.
Vit et travaille à Metz.

La pratique du dessin en noir et blanc de Célia Muller se développe en lien étroit avec la photographie, la vidéo ou l'écriture, traversant par des formes hybrides et poétiques les rapports à la mémoire, à l'espace et au temps ancrés dans le quotidien. Selon Marie Cantos, ses dessins « sont comme les spectres des photographies dont l'artiste se sert quasi toujours pour travailler. Des photographies qui sont déjà, en elles-mêmes des apparitions, des réceptacles pour les âmes qui les regardent et celles qui s'y lovent pour l'éternité. » *J'ai fait un rêve #2* (2020) est un dessin monumental aux pigments d'oxyde de fer noir, représentant une vague qui submerge le corps de celles et ceux qui l'observent. Sa position dans l'espace qui déborde du mur pour gagner le sol vient nous happer. Sorte de vague fantasmée, que l'on ne verra certainement jamais ainsi dans la réalité, hormis dans quelques films ou documentaires.

BRUNO PERRAMANT

Né en 1962 à Brest.
Vit et travaille à Paris.

L'œuvre de Bruno Perramant est marquée par l'histoire de l'art, la littérature et le cinéma, la danse et toute l'histoire de la peinture. Sur la toile, il ne joue pas seulement avec la subtilité des couleurs auxquelles il accorde une importance capitale mais aussi avec les mots et la narration. Depuis plus de trente ans, l'artiste essaie de combler un vide en travaillant ses compositions sous la forme de grands ensembles. Des polyptiques créateurs d'unité, qui rassemblent les tableaux appartenant à un même cycle ou une même série, mettant en avant leurs connexions tout en créant du sens. L'anamorphose peinte sur l'un des cinq tableaux de la série *Dessous dessous maintenant / toujours plus* (1997) représente un crâne recouvert d'un damier noir et blanc (citation d'une sculpture de Gabriel Orozco) qui se révèle au regardeur attentif. Dans *Flowers (Goya)* (2018), portrait de groupe et reprise du *Préau des fous* peint par Goya en 1794, les personnages gesticulent, affolés, hébétés, entre les murs de leur asile, sous un ciel blanc. Ce ciel goyesque, désespérément inaccessible, Perramant le fleurit.



Bruno Perramant, *Flowers (Goya)*, 2018,
huile sur toile, 200 x 200 cm.
© Adagp, Paris, 2024



KIKI PICASSO

Né en 1956 à Nice.
Vit et travaille à Paris.

Artiste non-conformiste et combatif, Kiki Picasso est un graphiste, peintre et vidéaste. C'est dans la seconde moitié des années 1970 que Christian Chapiron, tout juste sorti des Beaux-arts de Paris, prend le nom de Kiki Picasso. Il évolue alors au sein du groupe d'action Bazooka Production, qui, inspiré par l'anarchisme et le punk, investit différentes revues satiriques ou d'actualité, dont le quotidien *Libération*. Après la dissolution du groupe, l'artiste s'oriente vers la vidéo et la peinture électronique colorée. *L'ophtalmologue lanceur d'alerte Li Wenliang (diptyque)*, 2020 et la série *Au final on ira tous au bal* (2017) composée de vingt tableaux revisitent l'actualité en images ultra-colorées et sursaturées, détournées et dérangeantes. Il se place en observateur de l'histoire et des événements du monde, transformant les images d'actualité les plus inquiétantes, ou les plus banales, en tableaux psychédéliques provocateurs.

Kiki Picasso, *Il n'y a aucune raison de laisser le bleu, le blanc et le rouge à ces cons de Français - 1980 - Le pape Jean-Paul II visite la France*. 2016-2017, acrylique, peinture phosphorescente, marqueur peinture sur toile, 195 x 97 cm.

LOULOU PICASSO

Né en 1954 à Mazingarbe.
Vit et travaille en Bretagne.

Au milieu des années 1970, Jean-Louis Dupré devient Loulou Picasso et rejoint le groupe d'action Bazooka Production. L'usage de ce pseudonyme était une provocation de plus, qui associait le nom d'un grand peintre tout juste décédé au prénom de l'un des trois neveux de Donald, signalant la fin des hiérarchies modernistes et la liberté d'associer des registres divers. L'œuvre de Loulou Picasso passe d'un médium à l'autre avec une grande versatilité tout en explorant des thèmes récurrents (modèles, paysages et images produites par les médias). *Sans titre* (2020) représente de manière hyper-réaliste une jeune femme se balançant dans les airs dans un camaïeu de gris. Les peintures à l'acrylique des cinq dernières années de cet artiste, sur papier ou sur toile, manifestent que l'économie de moyens est désormais la condition optimale pour déployer une grande richesse d'effets, en regardant moins ailleurs qu'à l'intérieur de sa propre histoire.



Loulou Picasso, *Sans titre*, 2020,
acrylique sur toile, 116 x 89 cm.



JEAN-PIERRE PINCEMIN

Né en 1944 à Paris.
Décédé en 2005 à Arcueil.

Jean-Pierre Pincemin est peintre, sculpteur et graveur. Proche, puis membre, au début des années 1970, du groupe Supports/Surfaces, il a su tirer parti de cette expérience en la transformant dans une démarche « protéenne ». Dans sa création picturale, il refuse toute allégeance stylistique tout en étant capable de passer d'une manière archaïsante à une manière classique ou baroque. Il opère par le recours tout aussi bien à la peinture qu'à la sculpture ou à la gravure qui relève de l'expérimentation et ne se laisse pas enfermer dans la technique. Dans *L'arbre au tombeau* (1999) la verticalité du tronc est soulignée et donne sa force à la composition. Ce passage à la figuration marque aussi un changement dans sa manière de peindre. La matière extrêmement lisse et transparente des œuvres abstraites fait place à une facture dense avec des variations d'épaisseur et de texture ; l'immobilité des grands bandeaux de couleurs se substituent aux teintes composées et au tremblement du trait.

Jean-Pierre Pincemin, *L'arbre au tombeau*, 1999,
technique mixte sur toile,
209 x 152 cm.
© Adagp, Paris, 2024

EDGAR SARIN

Né en 1989 à Marseille.

Vit et travaille à Paris.

Edgar Sarin est remarqué pour son travail sur la ruine génératrice et pour sa remise en question de l'espace d'exposition. Il pose le principe de considérer le spectateur à partir du moment où il arrête d'en être un. Il creuse la pierre, sculpte le bois, compose des partitions, met en scène des gestes et des situations. Son œuvre s'élabore ainsi par porosité avec son milieu environnemental. En 2016, Edgar Sarin est lauréat de la Bourse Révélation Emerige. *L'Acropole* (2017) est un étalon de la mesure temporelle de la mécanique du corps humain. La technique utilisée pour la réalisation de cette pièce est la gravité. *1513200900* (2017) est un dispositif construit initialement afin de faire littéralement sauter les plombs de l'espace d'exposition qui l'accueille, contenant la forme la plus incompréhensible de l'univers pour plonger le monde un peu plus dans le noir. Dans le cycle de peinture *Ghardaïa (Victorieuse)* (2022), Edgar Sarin puise son inspiration dans le Maghreb. Les peintures marocaines de Matisse et la ville de Ghardaïa en Algérie donnent leur titre à cette œuvre.



Edgar Sarin, *Acropole*, 2017,
bois, pierre, bol en laiton,
96 x 60 x 26 cm.



ANNE-MARIE SCHNEIDER

Née en 1962 à Chauny.

Vit et travaille à Paris.

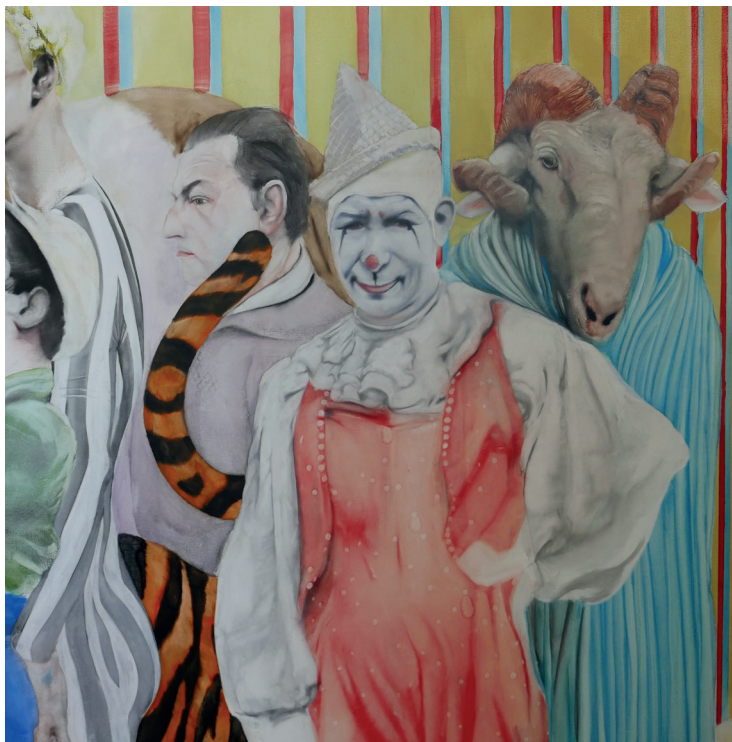
Anne-Marie Schneider pratique le dessin, la peinture, la sculpture et la réalisation de courts-métrages. Central dans son œuvre, le dessin est pour elle une forme d'écriture quotidienne qu'elle exécute en variant les techniques : crayon, mine de plomb, encre de Chine, fusain, aquarelle et acrylique. Si son art fragile est délibérément figuratif, les motifs ne sont pas toujours immédiatement identifiables. Elle aime transcrire à sa manière la réalité telle qu'elle la perçoit à la télévision, dans les journaux, lors de ses déplacements en ville. Ce sont des images d'un quotidien violent, parfois désespérant. Parallèlement à ces dessins évoquant des êtres marqués par une existence laborieuse, pénible et précaire, Anne-Marie Schneider réalise depuis toujours des œuvres plus énigmatiques dont les sujets naissent de son imaginaire, hors du quotidien, ou transformant celui-ci en un monde onirique qui mêle animaux, corps-objets et formes hybrides comme pour l'œuvre *Sans titre* (2021).

Anne-Marie Schneider, *Sans titre*, 2021,
acrylique sur papier, cadre bois, plexiglas,
42 éléments, encadré : 161 x 140 x 4 cm.
© Adagp, Paris, 2024

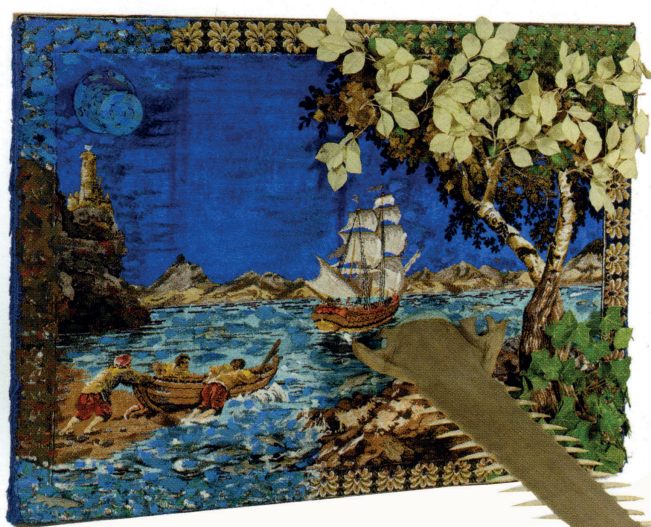
ASSAN SMATI

Né en 1972 à Saint-Chamond.
Vit et travaille à Trégon.

Assan Smati recourt aussi bien à la peinture qu'à la sculpture ou au dessin pour manifester son aspiration à une monumentalité expressive et dérangement. Il est aussi un artiste du souvenir, non pas historique ou culturel, mais du souvenir primitif, de ce que nous sommes, avons été et pouvons être à tout moment. Ses créations puisent dans les sources de l'histoire de l'art et de la nature, des conflits primitifs entre l'homme et l'animal, et des hommes entre eux. L'œuvre *Parade* (2015) dénonce ouvertement ce couple si singulier : injustice et divertissement. Elle montre des artistes et animaux d'un cirque que l'artiste a volontairement séparé en deux groupes. À droite la parade ralentit tandis qu'à gauche se présentent quatre clowns, dont trois, le gourdin haut au-dessus de l'épaule, s'apprêtent à frapper un trapéziste. Ce dernier se retrouve prisonnier comme une bulle d'air dans un verre d'eau. L'œuvre est un travail complexe qui consiste à digérer le dessin pour laisser la réalité combler le vide entre l'événement et le regardeur.



Assan Smati, *Parade* (détail), 2015,
huile sur toile, 283 x 540 cm.
© Adagp, Paris, 2024
Photo : Tobias Brackmann



Daniel Spoerri,
Bateau en détresse ou péril en mer
(*Détrompe-l'œil*), 1985, technique
mixte sur bois, 124 x 164 x 140 cm.
© Adagp, Paris, 2024

DANIEL SPOERRI

Né en 1930 à Galați (Roumanie).
Vit et travaille à Seggiano (Italie).

Daniel Spoerri ne doit pas être réduit à ses « tableaux pièges » réalisés dans les années 1960. Cela se reflète dans la grande diversité des œuvres de l'artiste après 1961 et dans ses activités et inventions telles que le « Eat Art » résultant de ses grands banquets ou encore les événements avec ses étudiants dans les académies d'art. Si Daniel Spoerri s'empare de la peinture classique dans ses premiers tableaux-pièges de la série *Détrompe-l'œil* des années 1960, il change de cible pour la série *Trésor des pauvres* en détournant le médium populaire de la grande tradition des tapisseries d'Aubusson. Chez Spoerri, le « détrompe-l'œil » prend le contre-pied du trompe-l'œil, puisqu'il confronte une représentation idéalisée du monde, à des objets réels qui viennent la contredire. C'est le cas de *Bateau en détresse ou péril en mer* (*Détrompe-l'œil*) (1985), assemblage composé d'une tapisserie rehaussée de peinture, d'un gyrophare, d'un rostre de poisson-scie, de feuillages artificiels et de poissons en porcelaine, contrecollés sur panneau de bois. Pour *Palette*, (*heberstof*) (1989) il attache des objets à une table exactement dans la position où il les trouve. Il s'agit des tables de travail d'amis artistes (Karl Gerstner, Katharina Duwen, Erik Dietman, Ugo Dossi et al.), que Spoerri considère alors comme leur « palette ».

GEORGES TONY STOLL

Né en 1955 à Marseille.
Vit et travaille à Paris.

Georges Tony Stoll est un des artistes les plus marquants, singuliers et prolifiques de sa génération. Son travail très éclectique prend autant la forme de peintures, photographies, vidéos, collages, dessins, installations, pour explorer ce qu'il appelle « les territoires de l'abstraction ». Son œuvre se caractérise par une approche picturale très marquée, et par son goût pour la mise en scène de corps et d'objets, dont le symbolisme échappe au discours analytique pour atteindre une certaine forme contemporaine de contemplation. Depuis 2016, Georges Tony Stoll s'est engagé dans une entreprise picturale sans précédent intitulée *Paris Abysses* et constituée aujourd'hui de plus de trois cent cinquante tableaux. Il part d'une image résultant de la combinaison de différents éléments et figures, le plus souvent esquissée sur un dessin, dont l'incarnation en peinture est d'abord guidée par le souci de l'affirmer, de la stabiliser formellement pour lui permettre de déployer pleinement ses significations complexes. Ce qui se joue dans les tableaux de cette série est très évidemment intime, mais sans que l'on puisse en pénétrer toutes les sources, de telle sorte que c'est une sensation globale d'intimité que nous recevons comme spectateurs.



Georges Tony Stoll,
PARIS ABYSSE-07, 2017,
acrylique sur toile, 160 x 180 cm.
© Adagp, Paris, 2024



Claire Tabouret, *Série Les Insoumis, La classe*, 2013,
acrylique sur toile, 260 x 390 cm.

CLAIRE TABOURET

Née en 1981 à Pertuis.
Vit et travaille à Los Angeles (États-Unis).

Figuratif, le travail de Claire Tabouret, effectué par couches et transparences, où se mêlent aplats, épaisseurs et fluidités, montre une réalité mouvante. L'artiste travaille à partir de photographies, aussi bien des archives personnelles que des clichés anonymes récoltés au fil de ses recherches, et s'empare de figures figées dans un espace-temps indéfinissable, pour avancer une nouvelle lecture de leur présence et de leur apparence. Chez Claire Tabouret, le portrait, qu'il soit de groupe ou individuel, est un genre vivace, à tel point qu'il devient vénéneux, vindicatif, revendicatif. Dans *La classe* (2013), en bas, des petits enfants assis en tailleur, derrière, les autres debout, renvoient à un souvenir universellement partagé alors que dans *Les débutantes (rouge feu)* (2014), c'est le monde de l'adolescence qui est convoqué. Cette œuvre fait partie d'une série pour laquelle l'artiste s'est inspirée du bal des débutantes, une tradition de la noblesse d'Ancien Régime et relancée à Paris au début des années 1990 pour les jeunes femmes de la haute société. Ces peintures posent la question de l'auto-détermination et de la singularité de chacune de ces jeunes filles vis-à-vis du groupe dont elles font partie.

DJAMEL TATAH

Né en 1959 à Saint-Chamond.

Vit et travaille à Montpellier.

Dans une peinture sobre et épurée, à l'huile et à la cire, Djamel Tatah livre une représentation de l'homme contemporain qui affirme sa présence au monde. À partir de la réalité, des situations les plus ordinaires aux événements qui marquent l'actualité, il peint des figures humaines, à l'échelle du corps, suspendues dans le temps, plongées dans le silence et qui semblent n'appartenir à aucun lieu défini. Réévaluant la solitude comme vertu, l'artiste tente de dépasser la réalité pour expérimenter, au moyen de la couleur, de la lumière et du trait, son sentiment d'être au monde. Dans tous ces portraits, l'appellation *Sans titre*, choisie par l'artiste, intensifie l'étrange présence de ces figures existant dans le champ du tableau, sans justification aucune. D'une dimension grandeur nature, les enfants ou les adultes peints se ressemblent tous : bouche fermée, regard morne, vêtements sombres et massifs, lourdeur de la silhouette, et absence de tout geste de relation avec les figures environnantes. Djamel Tatah choisit la mise en évidence d'une figure mais renonce à toute histoire, à tout contenu narratif et refuse de suggérer le moindre lien entre ses personnages et son environnement.



Djamel Tatah, *Sans titre*, 2013,
huile et cire sur toile, 250 x 400 cm.
© Adagp, Paris, 2024



Agnès Thurnauer, *Biotope (Être un artiste)*,
2008, acrylique sur toile, 230 x 190 cm.

AGNÈS THURNAUER

Née en 1962 à Paris.

Vit et travaille à Paris.

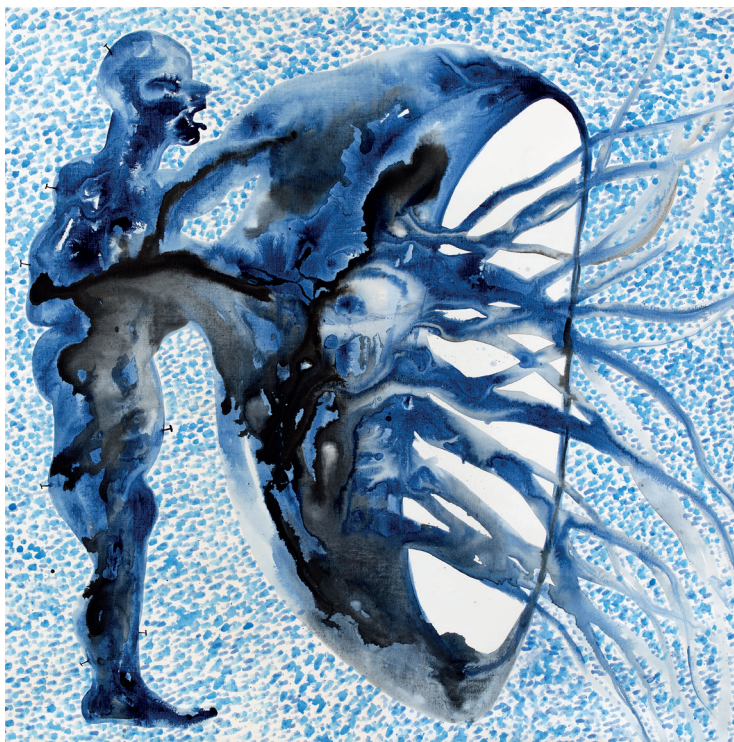
À travers ses peintures, sculptures et installations, Agnès Thurnauer axe sa pratique autour du langage. Ainsi, l'écriture est souvent présente dans sa pratique picturale amenant le spectateur à s'émanciper sans cesse de sa propre lecture. Cette qualité plastique du langage s'éprouve avec ses sculptures tridimensionnelles constituées de moulages de lettres à différentes échelles pour laisser participer le regard et aussi le corps. Dans les deux toiles *Biotope (Être un artiste)* (2008) et *Territoire #1* (2005), l'artiste place l'image d'une femme exécutant une figure de gymnastique sur un fond ininterrompu de texte formant une sorte d'environnement enveloppant. La mise en page de ce matériel textuel présente celui-ci comme s'il s'agissait d'une page de périodique, projetant l'image et l'idée de la femme dans une série de connexions qui produisent et relaient des hypothèses sur les rôles de genre et l'expression de soi. Le langage visible dans *Biotope* est dominé par l'expression « être un artiste », qui constitue d'ailleurs le sous-titre de l'œuvre.

BARTHÉLÉMY TOGUO

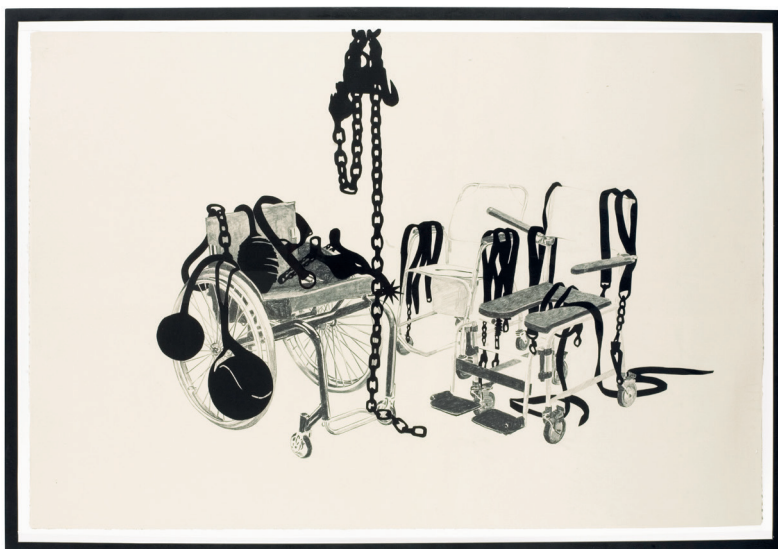
Né en 1967 à M'Balmayo (Cameroun).

Vit et travaille à Paris et Bandjoun Station (Cameroun).

Barthélémy Togo travaille aussi bien la vidéo, la gravure, la photographie, la peinture, le dessin et la sculpture, que l'installation et la performance. À travers ses recherches, il encourage d'autres modes d'existence, un dialogue entre les continents. S'il ne veut pas nier la dimension politique de son art, il ne cherche pas à donner des leçons mais une forme au monde tel qu'il nous touche. Barthélémy Togo a passé son enfance dans un environnement végétal riche et varié, qui l'a durablement marqué. Aujourd'hui, c'est même lui qui impose le végétal autour de lui, comme dans son atelier de Paris où il a créé un petit jardin et le projet d'agriculture déployé autour de Bandjoun Station. Barthélémy Togo a peint *Natural Transfusion* en 2018 pour l'exposition *Homo Planta* à la Fondation Blachère à Apt. Pour lui cette série de peintures est « la théâtralisation d'un univers qui devient totalement végétal. Les personnages deviennent des corps mutants végétaux qui se mettent à danser ». Cette peinture évoque la présence de l'homme dans la nature, à l'image de l'arbre de vie, sujet important de son travail dont l'iconographie se rapproche du projet qu'il a réalisé pour la future ligne du tramway de la ville de Montpellier.



Barthélémy Togo,
Natural Transfusion, 2018,
encre sur toile, 200 x 200 cm.
© Adagp, Paris, 2024



Tatiana Trouvé, *Sans titre (Fauteuils 1)*, 2005,
collage de feutre, mine de plomb et fusain sur
papier, encadré : 76 x 113 cm.
© Adagp, Paris, 2024

TATIANA TROUVÉ

Née en 1968 à Cosenza (Italie).

Vit et travaille à Paris.

La démarche artistique de Tatiana Trouvé trouve son origine dans la création du Bureau d'Activités Implicites, sorte de laboratoire du temps où les activités sont toujours à venir. De cette recherche, elle a créé des dessins, des sculptures et des installations qui donnent une expérience de dépaysement à travers la composition de mondes où les ordres et les lois qui définissent notre réalité sont perturbés ; où s'expriment de nouvelles coexistences du physique et du psychologique, du végétal et du minéral ; où l'espace et le temps flottent ; et où nos repères perceptifs changent. Les dessins de Tatiana Trouvé ont toujours été profondément liés à son travail sculptural. Souvent, elle projette des fragments visuels du studio ou de ses archives personnelles d'images trouvées et originales, les capturant au graphite pour créer des royaumes bidimensionnels richement détaillés, comme dans *Sans titre (Fauteuils 1)* et *Sans titre (Fauteuils 2)*. Réalisés en 2005, nous y retrouvons des motifs récurrents dans son travail comme des chaînes, des liens et des fauteuils roulants.



ULLA VON BRANDENBURG

Née en 1974 à Karlsruhe (Allemagne).

Vit et travaille à Paris.

Ulla von Brandenburg développe un travail s'appuyant sur la diversité des médiums dont la mise en scène s'élabore en fonction des espaces d'exposition. Issue du monde du spectacle, l'artiste articule l'essentiel de ses travaux autour des questions de représentation et manipule les artifices du théâtre pour nous entraîner dans des saynètes dont le sens échappe parfois. Mêlant références aux rituels folkloriques, aux cultures populaires ou savantes, elle explore dans son travail très coloré, les multiples genres du spectacle vivant (théâtre d'ombres, magie, théâtre ambulant, opéra, cirque, tableaux vivants) et met en scène les illusions, les faux-semblants, ainsi que nos craintes quotidiennes. *Le Magicien* (2016) est un personnage en costume flamboyant dans un jeu de couleurs, de textures et de motifs, qui s'inspire du romantisme allemand et réactive la tradition des tableaux vivants. L'artiste analyse le monde actuel par le biais de références à l'Europe « fin de siècle » tout en s'inscrivant dans une totale contemporanéité. Rejouant les formes d'art d'une période où science, politique et spiritualité n'étaient pas nécessairement dissociés, Ulla von Brandenburg porte un regard oblique et critique sur notre monde.

Ulla von Brandenburg, *Le Magicien*, 2016,
aquarelle sur papier ancien, 139 x 109 cm.

RAYAN YASMINEH

Né en 1996 à Paris.

Vit et travaille à Paris.

Rayan Yasmineh s'approprie librement les codes de l'histoire de l'art, oscillant consciemment entre perpétuation des traditions et rupture des conventions. Dans ses portraits, il associe la culture du Moyen-Orient, les mythes et l'iconographie mésopotamienne aux identités occidentales contemporaines. Ses peintures réunissent une profusion de détails ornementaux et de couleurs chatoyantes avec une construction magistrale de lignes et de plans. *La lutte* (2022) est une œuvre singulière dans la pratique artistique de Rayan Yasmineh, éminemment différente par sa technique et son usage du « non finito » italien. Pour autant, l'on retrouve certaines constantes du travail de l'artiste, notamment la présence des tapis aux motifs orientaux qui permettent de structurer l'espace, ainsi que le mariage entre deux univers, l'un orientalisant et l'autre davantage occidental et contemporain. Pour réaliser les personnages au centre de la toile, il travaille à partir de modèles qui reproduisent deux comédiens dans le rôle des héros de la mythologie mésopotamienne antique Gilgamesh et Enkidu, lors de la fameuse lutte qui fonde leurs légendes respectives et à l'issue de laquelle, ils finissent par s'aimer et se promettre une « éternelle amitié ».



Rayan Yasmineh, *La lutte*, 2022,
huile et résine sur toile, dyptique,
150 x 150 cm.



© Léa Crespi

Laurent Dumas

Chef d'entreprise, collectionneur

Laurent Dumas est fondateur et Président du Groupe Emerige, un des acteurs majeurs de l'immobilier en France. C'est un collectionneur passionné et engagé dans la défense de la scène française.

Parmi les projets immobiliers emblématiques récents, on compte Morland Mixité Capitale, réunissant 11 usages au cœur de Paris conçu par David Chipperfield (Pritzker 2023) et qui accueille une œuvre spectaculaire d'Olafur Eliasson et la conception d'un grand pôle culturel et artistique « Pointe des Arts Île Seguin » sur la pointe amont de l'île Seguin à Boulogne dessiné et réalisé par les architectes RCR (Musée Soulages et Pritzker 2017) qui verra s'ériger un grand centre d'art visant à valoriser et à diffuser la scène française en dialogue avec d'autres scènes internationales.

Laurent Dumas est un mécène engagé. Il crée en 2014 la « Bourse Révélation Emerige » véritable tremplin pour la jeune création artistique française qui a vu plus d'une centaine de jeunes artistes intégrer des galeries et des collections publiques et privées. Il est également à l'initiative du programme « 1 Immeuble, 1 Œuvre » sous l'égide du ministère de la culture. En quelques années, ce programme qui réunit plus de 90 entreprises du secteur de l'immobilier est devenu le 1er programme de commande artistique en France avec plus de 850 œuvres commandées à des artistes et installées sur tout le territoire national.

Après avoir été le Président du Conseil d'Administration du Palais de Tokyo de 2018 à 2024, il a été nommé en juillet 2024 Président du Conseil d'administration de l'Ecole Nationale des Beaux-Arts de Paris.



Éric de Chassey

Historien de l'art, commissaire de l'exposition "Parade, une scène française"

Éric de Chassey est directeur général de l'Institut national d'histoire de l'art (INHA) depuis 2016 et professeur d'histoire de l'art à l'École normale supérieure de Lyon depuis 2012. Il a été le directeur de l'Académie de France à Rome – Villa Médicis pendant six ans (2009-2015) et y a organisé un programme de résidence d'artistes de tous les champs de la création, des expositions, des concerts, un programme cinématographique et littéraire, des conférences en histoire de l'art et philosophie. De 2004 à 2009, il a été membre de l'Institut Universitaire de France. Depuis 2022, il préside le Réseau international des instituts de recherche en histoire de l'art (RIHA) et dirige en son sein le projet visant à constituer une histoire des arts visuels en Europe (EVA : The Visual Arts in Europe: An Open History).

Ancien élève de l'École normale supérieure (Ulm – 1986), il a étudié à Sciences Po, avant de devenir maître de conférences en histoire de l'art contemporain à l'Université Paris-Sorbonne (1996-1999) et professeur d'histoire de l'art à l'Université François-Rabelais de Tours (1999-2012).

LISTE DES ŒUVRES

SALLE 1

Alain Jacquet, *Déjeuner sur l'herbe*, 1964, peinture et sérigraphie sur toile (diptyque), 172,5 x 196 cm.

Alain Jacquet, *Gaby d'Estrées*, 1965, sérigraphie sur toile, 114 x 162 cm.

Alain Jacquet, *The tub*, 1965, sérigraphie sur toile, 130 x 80 cm.

Alain Jacquet, *DS Engine*, 1967, sérigraphie sur plexiglas, 3 plaques emboîtées, 17 x 25,5 x 5 cm.

Alain Jacquet, *Vierge à l'Enfant*, 1967, acrylique sur plexiglas, 3 plaques dans caisson métal, 184,5 x 121 cm.

Alain Jacquet, *Estafette Renault*, 1969, 30 œuvres sur papier, 35 x 53 cm chaque.

Alain Jacquet, *Estafette Renault*, 1969, technique mixte et collage sur papier dans emboîtement verre, 71 x 55,5 cm.

Alain Jacquet, *La Source (Ingres)*, 1965-2002, sérigraphie marouflée sur toile, 168 x 85,5 cm.

Raymond Hains, *Votez Arlette*, 1974, décollage sur toile, 109,3 x 149 cm.

SALLE 2

Daniel Spoerri, *Bateau en détresse ou péril en mer (Dé trompe-l'œil)*, 1985, technique mixte sur bois, 124 x 164 x 140 cm.

Daniel Spoerri, *Palette (Heberstorf)*, 1989, instruments chirurgicaux, objets divers, ampoules et système lumineux sur palette, 104 x 100 x 97 cm.

Christian Boltanski, *Réserve - La fête de Pourim*, 1990, technique mixte, 175 x 165 x 23 cm.

Erik Dietman, *série Objets pe(a)nsés, Quelques mètres et centimètres de sparadrap*, 1964, bombe aérosol de peinture vide recouverte de sparadrap, 19,8 x 7 x 7 cm.

Erik Dietman, *Roland*, 2000, technique mixte sur papier maroufflé sur toile, 200 x 150 cm.

Annette Messenger, *Sans titre (La main)*, série *Mes trophées*, 1987, gouache et aquarelle sur photographie montée sur panneau, 81 x 49 cm.

Annette Messenger, *Fables et récits*, 1991-2007, animaux en peluche et livres, 181 x 145 x 20 cm.

SALLE 3

Jean-Michel Alberola, *Fin des opérations*, 2011, technique mixte sur papier, 137 x 117,5 cm.

Jean-Michel Alberola, *Roi de rien*, 2017, technique mixte sur papier, 129 x 120 cm.

Jean-Michel Alberola, *Fred Astaire*, 2017, technique mixte sur papier, 109 x 105 cm.

Jean-Michel Alberola, *Aïcha*, 1979-1983, pastel sur papier, 109 x 74 cm.

SALLE 4

Christian Bonnefoi, *Métropolitaine*, 2021, papier de soie, peinture acrylique sur panneau, 260 x 195 cm encadré.

Jean-Pierre Pincemin, *Saint Christophe*, 1991, huile sur toile, 249,5 x 180 cm.

Jean-Pierre Pincemin, *L'arbre au tombeau*, 1999, technique mixte sur toile, 209 x 152 cm.

Jean-Pierre Pincemin, *Chasse à l'ours*, 1991-1992, huile sur toile, 250 x 180 cm.

Renaud Auguste-Dormeuil, *Jusqu'ici tout va bien*, 2017-2018, enseigne lumineuse sur structure fibre de carbone et LED avec un drone, 72 x 230 x 75 cm.

Renaud Auguste-Dormeuil, *Les Collectionneurs : Portrait de Laurent Dumas*, 2011-2024, tirage Lambda, 60 x 40 cm.

Renaud Auguste-Dormeuil, *Françoise Giroud*, 2016-2024, tirage Lambda, 60 x 50 cm.

Renaud Auguste-Dormeuil, *Françoise Sagan*, 2016-2024, tirage Lambda, 60 x 50 cm.

ETAGE 1

Bruno Perramant, *Dessus dessous maintenant toujours plus*, 1997, huile sur toile (5 éléments), 2 de 90 x 130 cm et 3 de 73 x 92 cm.

Bruno Perramant, *Cyclone*, 2006, huile sur toile (diptyque), 81 x 100 cm chaque.

Bruno Perramant, *Génie XIV*, 2013, huile sur toile, 72 x 63,5 cm.

Bruno Perramant, *Le Lazare*, 2016, huile sur toile, (triptyque), 200 x 200 cm chaque.

Bruno Perramant, *Flowers (Goya)*, 2018, huile sur toile, 200 x 200 cm.

Romain Bernini, *Expecting to Fly I*, 2018, huile sur toile, 200 x 250 cm.

Elliot Dubail, *Sans titre (Le bain)*, 2017, huile, pigments et résine dammar sur toile, 160 x 200 cm.

Anne-Marie Schneider, *Sans titre*, 2021, acrylique sur papier, cadre bois, plexiglas, 42 éléments, encadré : 161 x 140 x 4 cm.

Assan Smati, *Parade*, 2015, huile sur toile, 283 x 540 cm.

Claire Tabouret, *Série Les Insoumis, La classe*, 2013, acrylique sur toile, 260 x 390 cm.

Claire Tabouret, *Les débutantes (rouge feu)*, 2014, acrylique sur toile, 230 x 330 cm.

Claire Tabouret, *Makeup (Red and Purple)*, 2016, acrylique sur bois, 51 x 40,5 cm.

Claire Tabouret, *Makeup (Red Mouth)*, 2016, acrylique sur bois, 51 x 40,5 cm.

Claire Tabouret, *The Long Walk*, 2016, acrylique sur toile, 200 x 145 cm.

Ulla von Brandenburg, *Le Magicien*, 2016, aquarelle sur papier ancien, 139 x 109 cm.

REZ-DE-CHAUSSEE

Adel Abdessemed, *Untitled*, 2014, lames de scalpel, polyuréthane usiné CNC, nylon et graphite imprimé en 3D, 140 x 125 x 90 cm.

Adel Abdessemed, *Cri*, 2014, fusain sur papier, 106 x 75 cm.

Arman, *Sans titre (Colère de télévision)*, 1976, télévision brisée dans boîte Plexiglas, 62,5 x 80 x 50 cm.

Nina Childress, *Long Hair Piece*, 1998, huile et acrylique sur toile, 120 x 240 cm.

Nina Childress, *Autoportrait avec le turban de Simone de Beauvoir* (799), 2008, huile et acrylique sur toile, 46 x 33 cm.

Nina Childress, *Autoportrait avec le turban de Simone de Beauvoir, d'après Francis Grüber* (803), 2008, huile et acrylique sur toile, 61 x 38 cm.

Nina Childress, *Dressing* (917), 2016, huile sur toile, 160 x 200 cm.

Nina Childress, *Dressing* (918), 2016, huile sur toile, 160 x 200 cm.

Nina Childress, *Bush, ongles rouges*, 2020, acrylique phosphorescente et huile sur toile, 50 x 40 cm.

Kader Attia, *Soldat blessé, masque malade (Lega)*, 2013, sculpture marbre, masque ancien bois, 2 bases bois, 80 x 51 x 34 cm (buste).

Raphaël Denis, *LA LOI NORMALE DES ERREURS : STATUAIRES - (M.LERY)*, 2021, plâtre, textile, cordages, encaustique et graphite sur étiquette, 107 x 54 x 50 cm.

Raphaël Denis, *BLACK PLASTERS : Salvator Mundi*, 2021, plâtre, gomme arabique et encaustique, 63 x 37 x 27 cm.

Raphaël Denis, *BLACK PLASTERS : VITELLIUS, EMPEREUR ROMAIN*, 2022, plâtre, gomme arabique et encaustique, 65 x 27,5 x 42 cm.

Raphaël Denis, *BLACK PLASTERS : ANTINOUS EN BACCHUS*, 2022, plâtre, gomme arabique et encaustique, 58,5 x 31,5 x 31,5 cm.

Loulou Picasso, *Sans titre*, 2020, acrylique sur toile, 116 x 89 cm.

Kiki Picasso, *L'ophtalmologue lanceur d'alerte Li Wenliang* (diptyque), 2020, acrylique sur toile, 81 x 58 cm chacun.

Kiki Picasso, *Il n'y a aucune raison de laisser le bleu, le blanc et le rouge à ces cons de Français - 1980 - Le pape Jean-Paul II visite la France*. 2016-2017, acrylique, peinture phosphorescente, marqueur peinture sur toile, 195 x 97 cm.

Kiki Picasso, *Il n'y a aucune raison de laisser le bleu, le blanc et le rouge à ces cons de Français - 1974 - Élection de Valéry Giscard d'Estaing à la présidence de la République avec 50,8 % des suffrages exprimés contre François Mitterrand et réalisation du dernier des essais nucléaires français atmosphériques*. 2016-2017, acrylique, peinture phosphorescente, marqueur peinture sur toile, 195 x 97 cm.

Kiki Picasso, *Il n'y a aucune raison de laisser le bleu, le blanc et le rouge à ces cons de Français - 1987-1988 - Signature de la convention pour la création et l'exploitation d'Euro-Disneyland. François Mitterrand est réélu à la présidence avec 54 % des voix contre 46 % à Jacques Chirac. Inauguration de la pyramide du Louvre par le nouveau président*. 2016-2017, acrylique, peinture phosphorescente, marqueur peinture sur toile, 195 x 97 cm.

Agnès Thurnauer, *Biotopé (Être un artiste)*, 2008, acrylique sur toile, 230 x 190 cm.

Agnès Thurnauer, *Territoire #1*, 2005, acrylique sur toile, 230 x 230 cm.

Tatiana Trouvé, *Sans titre (Fauteuils 1)*, 2005, collage de feutre, mine de plomb et fusain sur papier, encadré : 76 x 113 cm.

Tatiana Trouvé, *Sans titre (Fauteuils 2)*, 2005, collage de feutre, mine de plomb et fusain sur papier, encadré : 76 x 113 cm.

Damien Deroubaix, *Welcome to the Jungle*, 2007, aquarelle, acrylique, encre et collage sur papier, 268 x 410 cm.

Damien Deroubaix, *Höhle*, 2010, bois gravé, encre et crâne de béliet, 285 x 375 cm.

Damien Deroubaix, *Painter 5 (Nkisi)*, 2017, aquarelle, acrylique, encre et collage sur papier, 200 x 150 cm.

Loris Gréaud, *Kraken*, 2012, celluloid, silicone teinté, encre de seiche, cadre bois feutre noir, 230 x 230 cm.

Loris Gréaud, *Nothing Left to Falsify*, 2012, polystyrène, résine, charbon collecté de la combustion de l'épreuve d'artiste, 156 x 161 x 16 cm.

Thomas Hirschhorn, *Pixel - Collage n°7, 2015*, imprimés, feuille plastique, ruban adhésif, 332 x 490 cm.

ETAGE -1

Romain Bernini, *Trying Something Voodoo*, 2010, huile sur toile, 200 x 250 cm.

Célia Muller, *J'ai fait un rêve #2*, 2020, pigments d'oxyde de fer noir sur papier, 400 x 544 cm.

Hélène Delprat, *WUT*, 2022, acrylique sur toile, 245 x 970 cm.

Fabrice Hyber, *Sans titre*, 1990, technique mixte sur toile, 97 x 130 cm.

Fabrice Hyber, *Roots Friendly*, 2008, huile, fusain et résine époxy sur toile, 200 x 200 cm.

Fabrice Hyber, *Tornado*, 2008-2009, huile, fusain, collage papier, punaises et résine époxy sur toile, 150 x 150 cm.

Dora Jeridi, *Les mangeurs d'images 2*, 2022, huile et bâton d'huile sur toile, 195 x 260 cm.

Paul Mignard, *L'ami infernal*, 2018, pigments et paillettes sur tissu, 150 x 150 cm.

Barthélémy Toguo, *Natural Transfusion*, 2018, encre sur toile, 200 x 200 cm.

Dove Allouche, *Sunflower 27-28-29*, 2015, peinture d'argent sur papier cibachrome non-exposé à la lumière, 180 x 126 cm chacun.

Edgar Sarin, *Acropole*, 2017, bois, pierre, bol en laiton, 96 x 60 x 26 cm.

Edgar Sarin, *1513200900*, 2017, cire, bois, ampoule électrifiée, 18 x 30 x 30 cm.

Edgar Sarin, *Victoire, Citron*, 2021, chêne massif, huile d'olive et pigments sur bois, 117 x 200 x 13 cm.

Edgar Sarin, *Ghardaïa (Victorieuse)*, 2022, huile sur toile (triptyque), 145 x 291 cm.

Georges Tony Stoll, *PARIS ABYSSE-07*, 2017, acrylique sur toile, 160 x 180 cm.

Georges Tony Stoll, *PARIS ABYSSE-174*, 2017-2018, acrylique sur toile, 183 x 163 cm.

Georges Tony Stoll, *PARIS ABYSSE-322*, 2021, acrylique sur toile, 60 x 40 cm.

Rayan Yasmineh, *La lutte*, 2012, huile et résine sur toile, dyptique, 150 x 150 cm.

Djamel Tatah, *Sans titre*, 2012, huile et cire sur toile, 250 x 400 cm.

MO.CO. PROGRAMMATION

À DÉCOUVRIR ÉGALEMENT AU MO.CO. PANACÉE

PERENNIAL

LAURA GARCIA-KARRAS

Laura Garcia-Karras ne s'attache qu'à un médium : la peinture, qu'elle étire, décortique et sculpte, la questionnant sur sa propre matérialité. Dans la représentation d'éléments de la nature, essentiellement des fleurs, l'artiste propose différents niveaux de lecture. Dans ses toiles, elle passe au-delà de leur langage poétique et invoque leur symbolique de fragilité et d'éternité, transcende leur sensualité, leur aspect charnel. Cette exposition est l'occasion d'un nouveau champ d'exploration de l'artiste à son médium, éclatant et consumant les motifs et faisant apparaître les jus. Laura Garcia-Karras propose une déambulation embrasée des jardins aux abysses.



Laura Garcia-Karras, *Laura* (détail), 2024, huile sur toile. Production MO.CO. © MO.CO. Montpellier Contemporain. Courtesy Laura Garcia-Karras / Paris-B. ADAGP, Paris 2024

DÉFAILLANCE DÉSIR

AURÉLIEN POTIER

Aurélien Potier questionne le monde qui l'entoure dans sa pratique de la sculpture, de l'installation, de l'écriture, de la gravure, de la céramique et de la performance. Ce n'est pas vraiment le médium qui compte mais le rapport à l'environnement que l'artiste érige et détruit autant par les mots qu'avec les matériaux. Constatant que le monde dans lequel nous vivons oscille nerveusement au travers de forces contraires, entre fragilité, vulnérabilité et colère, défaillance et désir, vide et plein, l'artiste propose une plongée dans l'espace d'exposition, délibérément re-cablé, re-pe/ansé, re-meublé et co-nnecté, comme les corps qui pourront le traverser et l'habiter.



Aurélien Potier, *Guilt* (détail), 2023, sculpture suspendue, câbles, serre-câbles, acier, cristaux de sel, courtesy de l'artiste et Gianni Manhattan, Vienna, © kunst-dokumentation.com, Manuel Carreon Lopez



Assan Smati, *Parade* (détail), 2015, huile sur toile. Courtesy de l'artiste © Adagp, Paris, 2024. © Tobias Brackmann

À PROPOS DU MO.CO. MONTPELLIER CONTEMPORAIN

MO.CO. Montpellier Contemporain est un écosystème artistique qui va de la formation jusqu'à la collection, en passant par la production, l'exposition et la médiation, grâce à la réunion d'une école d'art et deux centres d'art contemporain : le MO.CO. Esba (École Supérieure des Beaux-Arts de Montpellier), le MO.CO. Panacée (laboratoire de la création contemporaine) et le MO.CO. (espace dédié à des expositions d'envergure internationale).

PROGRAMME DES ÉVÈNEMENTS

DU 26 OCTOBRE 2024 AU 12 JANVIER 2025

AU MO.CO.

PARADE, UNE SCÈNE FRANÇAISE.
COLLECTION LAURENT DUMAS
Vernissage samedi 26 octobre à 12h

AU MO.CO. PANACÉE

PERENNIAL
LAURA GARCIA-KARRAS

DÉFAILLANCE DÉSIR
AURÉLIEN POTIER
Vernissage vendredi 25 octobre à 19h

15 FÉVRIER 2025 AU 18 MAI 2025

AU MO.CO.

ÉPROUVER L'INCONNU
Une grande exposition collective thématique autour de l'art et la science
En partenariat avec l'Université de Montpellier

AU MO.CO. PANACÉE

IVANA BAŠIĆ
PIERRE UNAL-BRUNET (En partenariat avec le CCCOD, Tours)

21 JUIN 2025 AU 21 SEPTEMBRE 2025

AU MO.CO.

FRANCOISE PETROVITCH

AU MO.CO. PANACÉE

JEAN-MARIE APPRIOU

INFORMATIONS PRATIQUES

Contact communication

MO.CO. Montpellier Contemporain
Margaux Strazzeri
Directrice communication et mécénat
+33 (0) 4 99 58 28 40
+33 (0) 6 29 86 46 28
margauxstrazzeri@moco.art

Service des relations presse et médias

Montpellier Méditerranée Métropole
et Ville de Montpellier
direction-presse@montpellier3m.fr
Tel: 04 67 13 48 78
www.montpellier3m.fr - www.montpellier.fr

MO.CO.

13 rue de la République, Montpellier
Ouvert du mardi au dimanche, de 11h à 18h (octobre-mai)
et de 11h à 19h (juin-septembre)

MO.CO. Panacée

14 rue de l'École de Pharmacie, Montpellier
Ouvert du mercredi au dimanche, de 11h à 18h (octobre-mai)
et de 11h à 19h (juin-septembre)

PHOTOS ET CRÉDITS

Visuels de l'exposition disponibles en ligne sur l'espace presse
www.moco.art
Identifiant : presse
Mot de passe : mocoPresse2024



Agence Communic'Art
Mimouna Khaldi
mkhaldi@communicart.fr
+33(0)7 81 31 83 10



NOTES

[illegible]

[illegible]

**MO.CO. MONTPELLIER
CONTEMPORAIN**